

Pauline Deysson

LA BIBLIOTHÈQUE

GRANDIR[☆]

www.paulinedeysson.com

Copyright © 2016 Pauline Deysson
Couverture : Michel Becker

ISBN : 978-2-9558140-0-0
Dépôt légal : Août 2016

Site internet : www.paulinedeysson.com

À l'éléphant africain
À l'albatros lointain

CHAPITRE 1 : LE LYS

« C'est une fleur de lys ! »

Antonie se leva, et suivit la fée à travers les rayons de la Bibliothèque.

D'une sérénité teintée d'inquiétude, elle offrait un contraste saisissant avec la créature qui la précédait. Fantaisie sans visage échappée des méandres de l'idéal, la fée n'était constituée que de lumière blanche ; elle voletait gaiement devant la Bibliothécaire aux cheveux striés d'argent.

L'étrange couple se perdit dans le dédale livresque de la Bibliothèque. Des livres, des livres à perte de vue, se déployant en de longs couloirs, se croisant à l'infini. La fée allait vers le cœur de la Bibliothèque.

Soudain, Antonie se retrouva seule.

Un arbre merveilleux se dressait devant elle. Son feuillage touffu, caressé par une brise venue de nulle part, rappelait le reflux des vagues sur l'océan. Il plongeait ses racines dans un tertre de lumière ; des tâches de soleil jouaient sur son bois noueux. À l'extrémité de l'une de ses branches poussait une magnifique fleur de lys.

Un sourire plein d'espoir éclaira le visage d'Antonie, qui cueillit la fleur le plus doucement possible. Elle contempla une dernière fois

l'arbre extraordinaire avant de s'en retourner parmi les allées de livres.

Elle fut bientôt devant la porte de la Bibliothèque. Noire, cerclée d'or, une serrure de diamant la maintenait fermée. Deux hautes fenêtres l'encadraient ; au-delà s'étendait un espace infini, où flottaient des symboles dorés.

Antonie les fixa d'un air de défi, puis ouvrit les doigts qui retenaient la fleur tant inattendue. Celle-ci s'éleva dans les airs, traversa les fenêtres et s'envola parmi les signes d'or.

« Je t'attends, apprenti, murmura la Bibliothécaire. Ensemble, nous sauverons les hommes et les rêves. »



Émilie s'éveilla en sursaut.

Rien dans sa chambre ne bougeait. L'ordinateur était éteint, le Disali et le Divêti aussi. La pièce était parfaitement silencieuse, comme d'habitude.

Elle se leva et entra dans le Divêti, un appareil creux en forme d'œuf.

« Je veux une robe bleue avec des nattes.

Bonjour petite maitresse ! répondit l'appareil. Tes désirs sont des ordres. »

Le Divêti s'illumina quelques secondes, puis Émilie partit s'examiner dans le miroir. Les cheveux blond cendré coiffés en deux nattes qui lui arrivaient aux épaules, les yeux bruns et d'une taille qui allait de pair avec ses dix ans, elle portait une jolie robe bleue.

« Tu es très belle, petite maitresse, dit le miroir.

– Tu me dis la même chose tous les jours. »

Le miroir ne répondit pas. Émilie s'assit devant son ordinateur, et ordonna au Disali de lui préparer son petit-déjeuner.

Multicolore, oscillant entre le cube et la sphère, l'objet s'exécuta.

« Bon appétit, petite maitresse !

– Je veux voir un dessin animé. »

L'ordinateur afficha une page de vidéos ; Émilie toucha la première venue.

La série, baptisée *Amour impossible*, racontait l'histoire d'un prince et d'une princesse dont l'amour était impossible.

« Oh, mon amour, soupirait la princesse, si seulement nous arrivions à construire un pont pour traverser le gouffre sans fond, et nous retrouver enfin... Mais à chaque fois, le pont s'écroule. Je ne veux plus que tu risques ta vie...

– Ne t'inquiète pas. Le pont de corde était trop fragile, le pont d'acier trop lourd, mais cette fois-ci nous allons y arriver. Nous ferons un pont de pierre ! »

Et le pont de se construire, puis de s'écrouler au moment où les personnages se rejoignaient, à cause d'une bombe posée par le méchant.

« Il y a combien d'épisodes, là-dedans ?

– 642, petite maîtresse.

– C'est toujours le frère qui fait tout rater ! Ne me dit pas qu'il leur faut 600 épisodes pour s'en rendre compte... Va sur Infosérie, je veux connaître la fin. »

L'ordinateur s'exécuta. Émilie toucha du doigt l'icône d'*Amour Impossible*, et écouta le résumé de la série.

« Dans le monde merveilleux d'Everland, le prince Jason aime la princesse May. Mais un gouffre sans fond sépare leurs deux royaumes...

– Ça se termine comment ? coupa Émilie.

– Alors que tout espoir semble perdu, Jason décide de fuir. Il longe le gouffre pendant plusieurs jours, et finit par découvrir un étrange appareil qui le maintient ouvert. Ce n'est rien d'autre que le Désintégrateur, inventé par son frère Viper pour l'empêcher de rejoindre May...

– N'importe quoi, dit Émilie. C'est complètement invraisemblable. »

Elle toucha les commentaires des autres.

« C'est vraiment génial, une des meilleures séries que j'ai jamais vues, dit une voix de fille. Le prince Jason est tellement beau, et May est parfaite ! Belle, forte et fragile en même temps... »

Indignée par les huit cœurs qui récompensaient cet avis, Émilie appuya sur l'icône « Nouveau commentaire ».

« Je t'écoute, petite maîtresse, dit l'ordinateur.

– Je ne suis pas d'accord avec May642, dit Émilie. Cette série manque de logique. Un gouffre ne peut pas être sans fond, il y a forcément un sol. Jason et May auraient pu penser à faire le tour plus tôt, et on voit toute de suite que Viper est le méchant. Il lui suffisait

d'augmenter l'écart du Désintégrateur pour que Jason et May ne puissent plus se voir. »

Émilie regrettait de s'être laissée séduire par les graphismes d'*Amour impossible*. Les cheveux de la princesse lui plaisaient, et les vêtements du prince. Avec *Un immeuble en danger* et *Le Revery qui ne voulait pas grandir*, c'était un des dessins animés qu'elle estimait le moins laid. Cet après-midi, elle se chercherait une nouvelle série : il y en avait tellement qui apparaissaient chaque jour !

« Petite maitresse, c'est l'heure de ta leçon, l'informa l'ordinateur.

– J'y vais. »

Émilie sortit de son appartement et longea le couloir rose et vert jusqu'à l'ascenseur.

D'autres enfants s'y trouvaient déjà, lancés dans une discussion animée.

« C'est au niveau 7, quand tu dois battre le Revery des extra-terrestres. J'arrive à lui enlever de la vie mais je meurs toujours trop tôt...

– Il faut l'attaquer d'une main et esquiver de l'autre. C'est dur mais c'est jouable, il faut s'entraîner.

– Vous avez déjà essayé de jouer à *Cook and Shop* ? Pour ce qui est des jeux à deux mains, c'est idéal. Si vous gagnez à celui-là vous gagnez à tous les autres.

– Ce sera plus simple avec un Revery. Imagine, contrôler ton personnage rien qu'avec tes yeux... Les attaques seront beaucoup plus rapides.

– Vous êtes arrivés, petits maitres, » les informa l'ascenseur, et ses portes s'ouvrirent sur un couloir jaune et bleu.

Le Revery constituait le sujet de conversation principal de tous les enfants du CED (Centre d'EDucation), et Émilie n'échappait pas à la règle. A en croire les éducateurs, cet écran holographique, généré par deux perles noires qui se plaçaient dans les oreilles, représentait l'invention la plus essentielle de l'humanité.

« Bonjour à tous ! »

L'éducatrice venait d'entrer dans la classe, et le silence se fit aussitôt.

« Comme vous le savez, le TAP, le Test d'Aptitude que vous attendez tous avec impatience, aura lieu dans un mois. À l'issue du TAP, vous serez déclarés aptes, et vous recevrez votre Revery. Vous

vous demandez sûrement ce qu'un Revery a de plus qu'un ordinateur, et pourquoi tout le monde doit en avoir un. Ce sont les questions auxquelles nous allons répondre à partir de maintenant. »

Pause.

« Le Revery réagit au contact de votre ADN, et ne pourra être utilisé que par vous. Il remplacera votre CUI et permettra à tous les serveurs de vous identifier, vous offrant ainsi un accès illimité aux TGV, aux AVS, aux CATECO, aux CEL, aux CES, et bien sûr à votre propre appartement, dont il constituera l'unique clé. »

Émilie n'aimait pas les abréviations. Carte Universelle d'Identité, Trains de Grande Vitesse, Avions à Vitesse Supérieure, Cabines de Téléportation Collectives, Centres de Loisirs, Centres de Soins... Les mots, la sonorité des mots lui plaisait ; les sigles n'avaient aucune mélodie. Le nom même des villes était abrégé : on ne disait pas Cité des Merveilles, mais Cimer.

Un mot en particulier attisait la curiosité d'Émilie. Papillon. C'était son plus ancien souvenir, et elle ne se rappelait pas les circonstances dans lesquelles elle l'avait entendu. Elle pensait l'avoir appris avant d'entrer au CED. Lorsqu'elle se concentrait, il lui semblait percevoir une voix chantante avec qui elle répétait en chœur « Papillon ! Papillon ! Papillon ! » au milieu d'un océan de verdure et de bonnes odeurs.

« Pour chaque jeu auquel vous jouerez, disait l'éducatrice, chaque vidéo que vous regarderez, chaque discussion engagée, chaque utilisation du Revery, vous gagnerez des points. Grâce à ces points, vous réaliserez tous vos rêves. Louer une villa de luxe, faire une croisière six étoiles, partir en séjour sur un vaisseau spatial... »

Partir dans l'espace ? Voilà qui devenait amusant. Émilie leva la main.

« Combien de points faut-il pour pouvoir faire ces activités ?

– Un million minimum. Avec assez de motivation, tu peux les réunir en moins de six mois. »

Un murmure enthousiaste parcourut la salle.

« Ce qui m'amène au point suivant, poursuivit l'éducatrice. Si, comme Émilie, vous désirez accéder à ces privilèges sans attendre, le Revery vous offre une opportunité unique d'y parvenir : le travail. »

La classe éclata en chuchotements surexcités.

« Vous savez que notre monde n'existerait pas, sans le travail constant des salariés. Ils sont sélectionnés grâce à des jeux spéciaux,

où il est très difficile de gagner. S'ils réussissent, l'État leur offre un travail, et un salaire d'un million de points par jour.

– Que font les salariés ? demanda une fille à l'autre bout de la pièce.

– Il y a cinq métiers qui s'offrent à vous. Cinq professions qu'aucun robot ne peut réaliser à votre place. Réalisateur, inventeur, prestataire, éducateur et veilleur. Quelle que soit celle que vous choisissiez, votre salaire sera le même. »

Des mains se levèrent un peu partout, qui représentaient autant de questions, et l'éducatrice entreprit de détailler chaque métier.

Le réalisateur créait les films, les jeux vidéo et les musiques. Il imaginait des films et des jeux d'aventure, de réflexion, de course, de guerre, d'action, de cuisine, des vies parallèles et des jeux-concours avec à la clé des cadeaux incroyables. Le réalisateur emplissait les têtes de musique et le quotidien de distractions.

L'inventeur. On lui devait le Revery, et tous les appareils qui facilitaient la vie quotidienne. Disalis, Divêtis, transports améliorés, CES, CIM (Cinéma IMmédiat)... L'inventeur rendait possibles de telles merveilles. Il considérait le corps comme une œuvre d'art dont il fallait prendre soin.

Les prestataires, eux, se répartissaient en deux catégories : les présos (Prestataire de RÉseaux SOciaux) et les prépros (PREstataire de PROcréation).

Les présos forgeaient le lien social. Ils rivalisaient d'imagination pour inciter les gens à entrer en contact, sur la base de critères plus insolites les uns que les autres : jeux communs, mais aussi compatibilité génétique, tour de taille, couleur des yeux, longueur des bras...

Les prépros se chargeaient du renouvellement des générations. Ils créaient des enfants Absolus à partir de la BUG (Banque Universelle des Gènes), où se trouvait répertorié l'ADN de chaque individu. Les gènes des Absolus étaient sélectionnés au moyen de formules complexes, et les bébés se développaient en couveuse, sans aucune intervention humaine, afin qu'ils soient les plus parfaits possible. A leurs douzième mois d'existence, ils étaient enregistrés dans le RUL (Répertoire UniverseL), qui recensait tous les êtres humains, regroupant les informations administratives et génétiques propres à chacun. Pendant les quatre années suivantes, des adultes pouvaient louer des Absolus pour se distraire, comme les animaux de

compagnie. À ceux qui souhaitaient faire des enfants Naturels, les prépros offraient d'externaliser la grossesse, et se chargeaient de l'enfant jusqu'à ses douze premiers mois. À cinq ans, Absolus ou Naturels, tous les enfants entraient au CED.

Émilie était la seule Naturelle de sa classe. Elle se demandait si, à cinq ans, elle aurait été assez âgée pour se souvenir de ses parents. À entendre ses éducateurs, elle constituait le résultat typique d'une détermination mal placée : conçue sans avoir été externalisée, ses parents s'étaient lassés d'elle, l'abandonnant devant le CED un an avant sa prise en charge officielle. Et cette année de différence suffisait pour effacer leurs visages de sa mémoire...

Une fois en âge de se souvenir, Émilie avait posé de nombreuses questions sur ses parents. D'après ses éducateurs, ils se trouvaient dans un CASS (Centre d'AprenTiSSage de l'aptitude) pour être soignés d'une maladie grave. Ils l'avaient oubliée, et elle ne les reverrait jamais.

« L'éducateur, expliquait la jeune femme, fait mon métier. Il travaille dans les CED et se charge de former des enfants comme vous.

« Enfin, le veilleur est chargé de surveiller tout ce qui est filmé par les caméras, à l'aide d'équations de recherche très sophistiquées. C'est lui qui nous protège des gens inaptes. »

Les gens inaptes... Des individus agressifs et imprévisibles. Des gens qui voulaient s'accaparer tous les points sans jouer, et qui empêchaient les autres d'en profiter. Des méchants, comme Viper dans *Amour impossible*... Mais on ne les tuait pas, car tuer est interdit. Envoyés dans des CASS, on les soignait de force, comme les parents d'Émilie... Sauf que, six ans plus tard, ses parents ne semblaient pas avoir guéri de leur inaptitude.

La sonnerie marquant la fin du cours vint interrompre les pensées d'Émilie.

Elle retourna dans sa chambre sans parler à personne. Seul le métier de réalisateur l'intéressait : ainsi, elle pourrait créer de vraies histoires, cohérentes et bien dessinées, aux personnages intelligents. Il lui suffirait de réussir le Test d'Aptitude. Personne n'y échouait jamais... Elle n'avait aucune raison de s'inquiéter.

L'après-midi se passa en recherches sur le métier de réalisateur, et en jeux vidéo d'un intérêt limité. Émilie était toujours tiraillée entre les jeux d'exploration et les jeux d'aventure. Les premiers avaient de

beaux décors mais des histoires insipides ; dans les deuxièmes, il fallait combattre sans arrêt pour en apprendre davantage. Elle se lassait souvent avant d’y parvenir, et se laissait séduire par d’autres graphismes. Cependant, quand un jeu lui plaisait, elle le terminait à cent pour cent, et il n’était pas rare qu’elle y rejoue, pour mieux apprécier les décors et se réapproprier l’histoire.

Abrutie, les yeux piquants d’avoir regardé son ordinateur toute la journée, Émilie repensa à son réveil avant de s’endormir. Elle n’avait aucune raison de sursauter... Après tout, peu importait. Le Test d’Aptitude... Le Revery... Réalisateur.



Dans les semaines qui suivirent, Émilie n’eut pas le temps de s’ennuyer : chaque cours soulevait de nouvelles questions.

Comment obtenir un métier ? Quels jeux pratiquer ? Que pouvait-on acheter avec les points ? Émilie rêvait avec les autres enfants de tout ce que le Revery lui permettrait de se procurer, et n’échappa pas à l’impatience générale qui suivit l’annonce de leur visite au CEL.

Nouvel Eden, le Centre de Loisirs était *le* lieu incontournable de la ville. Il organisait des événements tout au long de l’année, qui constituaient autant de rencontres à ne pas manquer.

Le CIM et le JEL (Jeux en Liberté) faisaient partie des expériences les plus populaires du CEL, et coûtaient 1000 points chacun.

Les JEL étaient des jeux vidéo grandeur nature, où l’on évoluait sous sa forme d’avatar dans un monde virtuel hautement réaliste.

Le CIM transformait les films en tranches de vie accessibles aux sens, grâce à une habile manipulation du cerveau.

Les élèves pouvaient tester au choix le JEL ou le CIM : Émilie opta pour le second.

Un siège l’attendait au centre d’une pièce sombre ; un casque recouvrit sa tête dès qu’elle se fut assise.

« Bonjour et bienvenue au CIM, roucoula une voix féminine. Que voulez-vous faire aujourd’hui ?

- Je ne sais pas. Je veux voir un film...
- Voulez-vous écouter la liste des activités proposées ?
- D’accord.
- Voulez-vous sauver le monde ?

- Euh...
- Voulez-vous rencontrer l'amour ?
- Euh...
- Voulez-vous délivrer un royaume ? »

Émilie laissa la voix continuer. S'ensuivit un long déroulé de choix des plus ambitieux.

- Voulait-elle combattre le mal ?
- Voulait-elle changer de vie ?
- Voulait-elle devenir reine ?
- Voulait-elle éliminer l'injustice ?
- Voulait-elle se lancer dans l'aventure ?
- Voulait-elle accomplir la prophétie ?

« Oui ! » cria Émilie sans attendre la suite.

La voix se tut. Émilie se retrouva dans un corps qui n'était pas le sien. Elle regardait vers le lointain, accoudée à la fenêtre d'une chaumière misérable. Elle s'appelait Ayli. Une musique mélancolique résonna, accompagnée d'une voix-off :

« Il y a bien longtemps, un royaume lointain semblait dans la guerre. Rien ni personne ne semblait pouvoir le sauver. Seule une prophétie mystérieuse maintenait le doute dans quelques cœurs, qui refusaient de céder au désespoir. *Quand tout semblera perdu, quand le roi sera vaincu, un sauveur surgira.* Ayli faisait partie de ceux qui croyaient en cette prophétie, et désirait plus que tout être celle qui l'accomplirait... »

Une brise agita les cheveux d'Ayli, et Émilie sentit le souffle du vent sur sa peau.

« Ayli ! »

Émilie se retourna. Un homme la rejoignait.

« Ayli, nous devons aller travailler aux champs... Tu sais bien que sans récolte, nous allons mourir.

– J'en ai assez de tout ça.

– S'il te plait... »

Ayli s'éloigna. Quelques minutes plus tard, elle entreprenait de lever une armée.

La sensation la plus proche de ce qu'Émilie traversait était le rêve : elle se trouvait à la fois derrière Ayli et en elle, elle connaissait ses pensées sans pouvoir parler par sa bouche. Émilie trouvait l'histoire sans consistance, et désapprouvait presque toutes les

décisions d'Ayli, mais elle devait subir en silence l'invasion de ce corps étranger.

Puis, peu à peu, elle cessa de résister. Elle devint Ayli. Peu importait la logique : seule comptait l'aventure, son cœur qui cognait dans sa tête, cette énergie qui ne la quittait pas...

Quand le casque se releva, Émilie ne bougea pas. Le souffle court, elle vibrait encore de bonheur et de triomphe. Elle était Ayli, elle venait de sauver le monde, elle avait encore tant à faire...

La porte du CIM s'ouvrit. Non, elle ne voulait pas redevenir Émilie. Pas tout de suite. Elle voulait rester dans le monde d'Ayli. Retrouver son cheval, parcourir les vastes plaines, se battre contre des hordes d'ennemis... Son monde à elle était laid. Elle n'avait rien à y faire.

Sur le chemin du retour, Émilie fixait les tours de verre d'un air absent. Elle n'était plus Ayli... Sa vie lui semblait insignifiante. Il devait bien y avoir un jeu où elle pourrait incarner Ayli.

Dans le TGV qui les ramenait au CED, serpentant entre les immeubles-écrans à plusieurs dizaines de mètres de hauteur, les enfants discutaient avec animation du CEL. Ils mouraient d'envie d'y retourner. Le trajet ne dura pas cinq minutes, mais elles parurent une éternité à Émilie. Elle se sentait vide... Et si seule.

Elle voulait redevenir Émilie. L'Émilie qui s'émouvait sans comprendre pourquoi de la majesté des tours vertigineuses à sa fenêtre, en observant leurs messages publicitaires muets. L'Émilie à qui il arrivait d'être joyeuse en mangeant, sans raison spéciale. L'Émilie qui adorait se répéter le mot « papillon ». L'Émilie qui voulait devenir réalisatrice.

Oui, réalisatrice... L'histoire d'Ayli n'était pas logique. Elle savait se battre sans jamais avoir appris, et son armée triomphait trop facilement de l'ennemi. D'où venaient ses soldats, puisque l'armée du roi avait été vaincue ? Petit à petit, des dizaines d'incohérences revenaient à Émilie. Oui, elle avait de meilleures histoires à raconter que celle d'Ayli.

Dans sa chambre, son miroir lui lança :

« Petite maîtresse, tu es sûre que tu vas bien ? Ton cœur bat trop vite, tu as des montées de chaleur, tu es toute crispée... Tu ne veux pas que la Nou-Nou vienne t'examiner ?

– Ce n'est pas la peine. Je suis fatiguée, c'est tout.

– Allons, dis-moi ce qui t'embête...

– Rien du tout. Je vais très bien. Tais-toi. »

Dans le noir, Émilie passa de longues minutes à ré-imaginer l’histoire d’Ayli. Elle aurait bien voulu explorer plus longtemps la forêt magique, et éviter les combats... Elle fut agréablement surprise de l’aisance avec laquelle elle améliorerait le film, et s’endormit le cœur en joie.



Les autres enfants avaient adoré leur expérience au CEL, et ne se privaient pas de le clamer sur les réseaux sociaux.

« Génial !

– Incroyable !

– Extraordinaire...

– Merveilleux...

– Hors du commun... »

Émilie gardait du CIM un souvenir mitigé. Peut-être avait-elle simplement choisi le mauvais film ? Peu importait. Il ne restait plus qu’une semaine avant le Test d’Aptitude : une fois son Revery en main, elle serait libre, et pourrait créer elle-même ses histoires.

« Bonjour à tous ! »

Aujourd’hui, c’était un éducateur.

« Vous avez fait beaucoup d’efforts ces dernières semaines, et nous sommes contents de vous. Voici comment les choses se passeront la semaine prochaine : un examinateur vous interrogera ; s’il est satisfait de vos réponses, il vous donnera votre Revery. On vous posera des questions très faciles, ne vous inquiétez pas. Sur la vie de tous les jours, sur ce qui vous plaît... À quoi sert un Disali, quels sont vos jeux préférés ou quel est le moyen de transport le plus rapide. Ce n’est pas difficile, vous voyez ? »

La classe émit une rumeur approbatrice.

« Vous n’apprendrez rien de nouveau cette semaine : nous allons vous interroger en procédant par thème. Nous commencerons par les transports. Qui peut me dire en quoi consiste la téléportation ? »

Abasourdie par les brèves explications qu’on venait de leur fournir, Émilie n’écoula pas la réponse.

Comment cela pouvait-il être aussi simple ? Il semblait impossible d’ignorer que la téléportation était plus rapide que le

TGV, et qu'un Disali donnait à manger ! Et pourtant, elle avait entendu parler d'enfants déclarés inaptes...

Au sortir du cours, Émilie décida de mener l'enquête.

« Je veux tout savoir sur les enfants inaptes, » ordonna-t-elle à son ordinateur.

Elle toucha une vidéo au hasard.

Un garçon se débattait, hystérique, encadré par des robots.

« Laissez-moi, je n'ai pas envie, je ne veux pas ! »

La scène se figea ; une commentatrice apparut.

« Chez certains individus, les symptômes de l'inaptitude apparaissent dès le plus jeune âge. Heureusement, le CASS possède les équipements nécessaires pour les soigner. »

Après un flou, le garçon réapparaissait, apaisé.

Il écoutait une musique légère, et jouait à un jeu de plateformes, faisant sauter son avatar à toute vitesse pour attraper des étoiles en forme d'écrous. Quand il eut fini son niveau, il se leva.

« Oui, disait-il à un inconnu, j'arrive tout de suite, on se retrouve au CEL.

– Es-tu heureux ? demanda une voix hors-champ.

– Bien sûr, sourit le garçon. Le CASS m'a sauvé la vie. Aujourd'hui, tout va bien. »

La commentatrice réapparut sur le devant de l'image.

« Chers internautes, vous venez d'admirer les effets du CASS ! N'hésitez pas à nous signaler tout comportement qui vous semble relever de l'inaptitude ! Il recevra un traitement adéquat, et on ne vous reprochera rien en cas d'erreur. »

Émilie appuya sur un dessin animé. Il racontait l'histoire d'une fille turbulente et renfrognée qui refusait le Revery. Envoyée en CASS, elle revenait sur la bonne voie grâce à l'amour et à la patience d'un robot Nou-Nou. Contrainte de collaborer avec son Revery pour sauver celle-ci, elle reconnaissait ses erreurs et finissait salariée.

Émilie visionna d'autres vidéos, en vain. Rares étaient celles qui mentionnaient les enfants, et toutes se focalisaient sur l'« avant / après » des gens inaptes, sans jamais évoquer le « pendant ». Qu'il s'agisse d'un film, d'un dessin animé ou d'un documentaire, tout semblait trop simple, trop facile.

La dernière fois qu'Émilie avait eu autant de mal à trouver des renseignements, c'était au sujet des livres. Elle en avait entendu

parler au hasard d'un forum ; ne trouvant aucune autre information à leur sujet, elle avait interrogé un éducateur.

« On utilisait les livres il y a très longtemps pour stocker des données, avant l'invention des ordinateurs. Pourquoi cela t'intéresse-t-il ? Où en as-tu entendu parler ?

– Sur un forum. Quelqu'un disait que les livres ne faisaient pas le poids face aux ordinateurs, et encore moins comparés au Revery.

– Cette personne a raison. Tu verras quand tu auras un Revery, tu ne pourras plus t'en passer !

– Quand vous dites que les livres stockaient des données... Ils racontaient des histoires, comme les ordinateurs ?

– Oui. Mais c'était horriblement fastidieux, il fallait tout dessiner soi-même. Allez, retourne donc t'amuser. Que tes rêves se réalisent. »

Pendant plusieurs mois, Émilie n'avait eu de cesse d'en apprendre davantage au sujet des livres. Des histoires à dessiner soi-même, comme elle aurait aimé essayé ! Presque tous les dessins animés qu'elle regardait étaient mal faits ; si seulement elle avait pu les corriger... Puis, faute de grain à moudre, son intérêt pour les livres s'était éteint.

Jusqu'à maintenant... Y avait-il un lien entre les livres et les gens inaptes ? Peut-être les enfants inaptes préféraient-ils les livres aux ordinateurs...

Le lendemain, Émilie leva la main dès le début du cours.

« Que se passe-t-il quand on est déclaré inapte ? »

Toute la classe se retourna vers elle.

« Pourquoi poses-tu cette question ? demanda l'éducatrice.

– Je voudrais savoir ce qui arrive quand on échoue au TAP.

– Les enfants inaptes sont envoyés dans des CASS. Ils sont dangereux.

– Mais que font-ils là-bas ? Les vidéos n'expliquent pas bien.

– Peu importe, Émilie. Tu n'es pas inapte, n'est-ce pas ? Tu n'insultes personne, et tu ne cherches pas à obtenir des points de manière illégale. Ne te préoccupe pas des gens inaptes, pense plutôt au TAP et au Revery !

– Mais...

– Nous avons d'autres sujets plus importants à développer. Vous devez vous préparer pour le TAP. Passons à la suite.

– Cela a-t-il un rapport avec les livres ? »

Pause.

« Je te demande pardon ?

– Les gens inaptes. Ont-ils un rapport avec les livres ?

– Ces deux sujets n’ont rien à voir, Émilie. Maintenant, concentre-toi sur nos révisions, sinon tu seras pénalisée. »

Émilie obéit. Les pénalités du CED étaient très variables, et toujours adaptées à l’occasion : à l’approche du TAP, mieux valait être prudent.

La semaine qui suivit n’atténua pas les doutes d’Émilie.

Toute sa vie avait été une longue suite de films et de jeux vidéo. Elle s’était amusée, avait combattu et retenu son souffle avec ses personnages favoris, mais... Parfois, il lui arrivait de pleurer sans savoir pourquoi. Des visages pleins d’affection hantaient certains de ses rêves, et quand elle se réveillait seule dans sa chambre, sa gorge se serrait au souvenir d’une lointaine étreinte.

Elle voulait un Revery, pour devenir réalisatrice... Mais ce qu’elle désirait plus encore, c’était rencontrer des enfants comme elle, des amis à qui elle aurait pu se confier. Émilie n’avait jamais eu d’amis au CED : les autres enfants passaient leur temps à s’allier et à se déchirer dans des luttes imaginaires, ils se vexaient pour un rien, et nombre d’entre eux ne supportaient pas d’être contredits. Lors de leurs rares conversations avec Émilie, ils lui avaient ri au nez : qui se souciait de la logique des histoires, ou de la qualité du dessin ? Elle pinaillait trop : peut-être était-ce pour cacher le fait qu’elle ne terminait presque aucun jeu vidéo ?

Depuis son arrivée au CED, elle n’entendait parler que du Revery. Il était le héros de nombreux films, le trésor à gagner dans les jeux vidéo, le sujet de presque toutes les discussions. Dans la rue, les gens le regardaient tout le temps. Émilie les observait de temps en temps, du haut de sa fenêtre. Loin en-dessous d’elle, ils déployaient l’écran holographique devant eux, en marchant. Grâce aux perles noires, ils pouvaient entendre les vidéos géantes qui se jouaient sur les tours de la ville. Mais ils semblaient seuls... Toujours seuls.

Le CASS ne la rassurait pas non plus. Qu’arrivait-il aux gens inaptes ? Comment étaient-ils transformés ?

Quand elle posa la question à son miroir, il resta silencieux. Sans doute ne disposait-il pas de répliques préprogrammées pour ce genre de demandes...



Le jour du TAP, Émilie rejoignit les autres élèves, l'esprit indécis. Sur les portes des salles de test, des plaques représentaient un enfant et un Revery courant l'un vers l'autre avec un air béat.

Les éducateurs se retournèrent vers les élèves en souriant.

« C'est ici que vous allez recevoir votre Revery. Lorsque vous entendrez votre nom, vous pourrez entrer. »

Un premier enfant fut appelé, et la plaquette de la porte correspondante se mit à clignoter. Dès que la porte se fut refermée, les conversations fusèrent.

« Vous croyez qu'il reviendra nous montrer son Revery ?

– Est-ce qu'on y va par ordre d'âge ?

– J'ai trop hâte de l'avoir, pas toi ? »

Un deuxième enfant fut appelé, puis un troisième. Lorsqu'Émilie entendit son nom, elle se dirigea comme dans un rêve vers la porte clignotante.

Quelques heures plus tard, Émilie regagnait sa chambre. Elle avait refusé le Revery. Refusé le Revery...

Ni les flatteries, ni les menaces ne l'avaient amadouée. Elle était restée d'un calme muet, le regard fixé sur ses mains. La parole ne lui était revenue que pour confirmer son choix d'un « oui » résolu. Elle passa ensuite de longues heures infructueuses avec les éducateurs avant de rejoindre sa chambre.

À cette heure, les autres enfants du CED fêtaient probablement l'obtention de leur Revery autour d'un buffet débordant de gourmandises. Au sommet de l'immeuble, dans une grande salle dont les baies vitrées dominaient la Cité des Merveilles. Les élèves s'y réunissaient quatre à six fois par an, pour des occasions spéciales. Émilie imaginait sans peine les délicieux plats préparés par les Disalis géants, et la vue plongeante sur les gratte-ciels environnants...

Elle ne regrettait pas son choix. Elle allait découvrir un monde que les autres enfants ne connaîtraient jamais. L'aventure lui tendait les bras, une aventure réelle, pas comme les jeux vidéo ou le CIM...

Si les choses tournaient mal, il serait toujours temps d'accepter le Revery.



Les jours suivants, Émilie dut répondre à des dizaines de QUV (QUestionnaires Vocaux). On la pressa sans répit d'accepter son Revery et de repasser le test. Devant ses refus, on alla jusqu'à s'inquiéter de sa santé mentale.

Elle passa d'innombrables heures en compagnie de l'EPSY (Experte en PSYchisme) du CED. Elle ne regagnait la quiétude de sa chambre qu'après une interminable série de contrôles, et se noyait dans les jeux vidéo pour passer le temps.

Émilie affichait plus de courage qu'elle n'en éprouvait. Elle tentait régulièrement de rallier son miroir à ses choix, mais il refusait de lui parler, de même que ses autres objets. Émilie ne pensait pas qu'on s'acharnerait avec une telle obstination avant de l'envoyer en CASS ; elle avait espéré partir tout de suite.

« Je ne veux pas de Revery, répétait-elle à son miroir. J'aimerais voir ce qui se passe dans les CASS. Je ne suis pas inapte, c'est de la simple curiosité. Pour être heureux, il faut pouvoir faire ce que l'on veut ; les éducateurs le disent tout le temps. Que nos rêves se réalisent... Pourquoi insistent-ils autant pour que je prenne le Revery alors que je n'en ai pas envie ? Ils ne sont pas logiques. »

Plus on la harcelait, plus Émilie s'entêtait.

« Pourquoi ne veux-tu pas avoir de Revery ?

– Les séries sont mal dessinées, et les jeux ne sont pas cohérents.

– Mais sans Revery tu ne pourras rien faire ! Il remplace ton CUI, et c'est la clé de ton appartement. Puis tu auras accès à d'autres applications, que ton ordinateur ne te permet pas de découvrir... »

Émilie haussa les épaules.

« Quel est le problème ? Tu te sens seule ?

– Le Revery est-il obligatoire ?

– Il est indispensable. Sans lui tu ne pourras pas aller au CEL ou utiliser les CATECO pour voyager, tu ne pourras même pas manger ni avoir d'appartement. »

Souvent, Émilie arrêta de répondre aux questions, et resta silencieuse jusqu'à ce qu'on la libère. Elle manquait de mots pour se justifier, et savait ce que les éducateurs lui répondraient. Ton Revery sera ton ami, et tu en rencontreras plein d'autres grâce aux réseaux

sociaux... Mais elle voulait rencontrer de vraies personnes. Elle ne voulait pas disparaître derrière une nouvelle Ayli.



Après un long mois de discussions stériles, Émilie fut convoquée dans le bureau du DECED (Directeur Educateur du CED).

« Je ne suis pas content de toi, Émilie. Tu ne fais aucun effort, alors que nous cherchons à t'aider... Tu pourrais repasser le TAP dans quelques mois. Tu auras le temps de réfléchir à ce qui est arrivé.

– Je ne veux pas de Revery.

– Si tu refuses le Revery, tu iras dans un CASS. Il n'est pas normal d'agir comme tu le fais. »

Émilie soutint le regard du DECED.

« Alors ça y est ? Je suis inapte ?

– Eh bien...

– Parce que je ne veux pas de Revery ?

– Le Revery permet de t'identifier. Sans lui, tu ne peux aller nulle part. Sans Revery, tu ne peux pas gagner de points, ni avoir d'appartement, ni participer à des concours, ni rien du tout. Le refuser, c'est refuser de vivre dans la société. »

Émilie ne répondit pas. Elle allait enfin voir un CASS de ses propres yeux... Le DECED la scruta, puis haussa les épaules.

« Tu partiras demain à 10h au CASS. Je viendrai te chercher. »

Émilie passa le reste de la journée à faire les cent pas. Demain elle serait dans un CASS, un vrai. Elle saurait tout ce qu'on voulait lui cacher... S'y plairait-elle ? Rencontrerait-elle d'autres gens inaptes ?

Le lendemain, elle fut vite prête. Elle n'emportait rien d'autre que sa tenue du jour.

Le DECED vint la chercher, encadré par deux robots humanoïdes. Quelques minutes plus tard, l'ascenseur s'ouvrit sur une pièce dont Émilie ignorait l'existence, aux murs beiges et à la moquette brune. De dimensions modestes, la salle ne comportait qu'une sorte de cube, comme une cabine dont on aurait enlevé les murs.

« Le CED a une cabine de téléportation individuelle ? s'étonna Émilie. Une vraie CATI ?

– Entre dedans, » ordonna le DECED.

Cette surprise parut de mauvais augure à Émilie. Il lui semblait qu'un piège se refermait sur elle... Mais elle n'avait pas le choix. À moins qu'elle n'accepte le Revery, là, tout de suite...

Le DECED déploya son Revery sans lui accorder la moindre attention.

Émilie pénétra dans le cube aux parois invisibles. De la fenêtre, on avait une vue imprenable sur la Cité des Merveilles...

Une lumière aveuglante interrompit son observation.

En ouvrant les yeux, Émilie crut à une erreur.

Le lieu où elle venait d'arriver ressemblait à s'y méprendre aux CATECO de la ville. Un espace aérien de lignes et de courbes chatoyantes.

Toutefois, il s'agissait bien du Centre d'Apprentissage de l'Aptitude. Cet endroit titanesque contenait des centaines de CATI, par lesquelles d'autres personnes arrivaient en même temps qu'elle. Devant la cabine d'Émilie, une jeune femme blonde attendait en souriant.

« Bonjour, Émilie. Sois la bienvenue ! Suis-moi, je vais te conduire dans ta chambre. »

Trop éberluée pour répondre, Émilie obéit. Les gens autour d'elle affichaient le même étonnement. Un cri interrompit la rumeur générale : quelqu'un tentait de s'échapper. Maîtrisé par les robots soldats, il poussait des hurlements incohérents. Il fut rapidement traîné hors du hall des CATI.

« Tu viens, Émilie ? »

Émilie se remit à marcher derrière sa guide, inquiète.

Ce fut en vain qu'elle tenta de mémoriser le chemin qui menait des CATI à sa chambre. La jeune femme la conduisit à travers un dédale de couloirs identiques. Ils respiraient tous la propreté, l'élégance et la modernité... Et ne comportaient aucune fenêtre.

Émilie fut soulagée de parvenir à sa chambre.

« Je vais rester là longtemps ? » demanda-t-elle en entrant.

La jeune femme lui sourit, toujours le même sourire.

« Au revoir, Émilie. Bon séjour au CASS ».

Un robot. Émilie le comprit alors que la porte se refermait.

Elle se retourna pour inspecter sa chambre. Elle différait peu de celle du CED, pourvue d'un grand écran intégré au mur, d'un Disali, d'un Divêti, d'un lit, d'une table et d'une salle de bains.

Soigneusement installées dans une jolie boîte, les perles noires du Revery trônaient au milieu de la table.

L'écran du mur s'alluma sans prévenir, et un homme d'une trentaine d'années, aux yeux et aux cheveux bruns, prit la parole.

« Vous êtes dans un Centre d'Apprentissage de l'Aptitude. Si vous ne voulez pas mourir, vous devez en sortir le plus vite possible.

« Vos amis, vos éducateurs, la société ou l'État vous ont déclarés inaptes. On vous craint parce que vous êtes différents ; on vous envoie ici pour vous oublier. Mais ne vous y trompez pas : si vous refusez de changer, on vous tuera.

« Vous resterez enfermés ici, avec pour seule compagnie l'écran où je vous parle. Vous serez abreuvés de programmes vidéo sur lesquels vous n'aurez aucun contrôle. Jusqu'à ce que vous deveniez fou, ou utilisiez le Revery.

« Même si ce n'est pas à cause de lui que vous êtes là, lui seul pourra vous faire sortir du Centre. Mais rassurez-vous : cet appareil n'abrutit que ceux qui le sont déjà.

« Le personnel du Centre ignore tout de cette vidéo. Nous avons piraté leur serveur ; j'ignore combien de temps nous tiendrons sans être découverts.

« Je n'ai pas le temps de vous en dire plus. Je vous conseille seulement de prendre le Revery avant qu'il ne soit trop tard. Ce n'est pas en restant ici que vous changerez le monde. Nous sommes en guerre : chacun de vous représente un allié potentiel.

« Si vous êtes prêt à vous battre pour votre liberté, souvenez-vous de moi. Je m'appelle Jean, et nos chemins se recroiseront peut-être. »

La vidéo coupa brutalement.

Émilie était abasourdie. Mourir ? Guerre ? De quoi parlait Jean ? Émilie ne considérait pas la technologie comme un danger. Certes, elle se méfiait d'Ayli, du CIM et du Revery... Mais elle n'aurait jamais cru qu'elle risquait si gros en allant au CASS. Elle qui voulait partir à l'aventure, elle se retrouvait confinée dans une chambre, isolée des autres enfants inaptes et menacée de mort.

« Je ne dois pas rester ici, raisonna Émilie à voix haute. Je ne rencontrerai personne comme moi... Je dois retrouver Jean. »

Son regard se posa sur les inoffensives perles noires. Pourquoi faisait-on tant de cas de cet objet ? Cet insignifiant Revery, qu'il suffisait de prendre pour sortir du CASS... Comment cela pouvait-il être aussi simple ?

Émilie s'approcha du Revery. D'après Jean, il ne constituait pas une menace. Cependant, si Jean disait la vérité, tout devenait absurde. Pourquoi entourer de mystère, de menaces et d'obligations un banal écran ?

Émilie oscillait entre la table et le lit, incapable de se décider. À chaque fois, son geste s'interrompait à mi-chemin.

Au moment où elle s'affalait sur le lit, l'écran se ralluma, et elle n'eut d'autre choix que de regarder *Progrès du Monde*.



Dans la semaine qui suivit, la télévision ne s'éteignit plus. Émilie l'entendait en s'éveillant, en mangeant, en se lavant, en s'endormant et jusque dans ses rêves : un débit incontrôlable de paroles qui ne s'arrêtait jamais. Tout n'était qu'avancées technologiques, croissance accélérée des richesses naturelles, vieillissements retardés, malformations disparues, paysages transformés, histoire de la science et science-fiction, mondes sauvés par l'heureux propriétaire d'un Revery, Reveries qui devenaient humains.

Le Disali ne préparait qu'un seul plat, une bouillie grise inodore et sans saveur. Le Divêti générait toujours la même robe bleue qu'Émilie portait à son arrivée. L'absence de contact humain lui pesait plus que jamais. Elle se souvenait des paroles de Jean, et se demanda si on la tuerait avant qu'elle ne sombre dans la folie.

Privée des plaisirs qu'elle prisait tant dans ce qui lui semblait déjà une autre vie, elle finit par céder aux larmes. Plus de belles tours à contempler, plus de saveurs, plus de nouveaux mots... Même les jeux lui manquaient. Sa chambre ne possédait pas de fenêtres, son Disali ne servait qu'à l'empêcher de mourir de faim, et l'écran l'obligeait à rester passive.

À son arrivée, quelques instants avaient suffi pour la convaincre de prendre le Revery. Pourtant, elle n'osait pas le toucher, et enrageait de cette impuissance.

Chaque journée constituait un nouveau supplice. La nuit ni le jour n'existaient plus. Seul le volume de l'écran changeait, de plus en plus fort au fil du temps. Elle somnolait à peine, et au réveil il lui semblait ne pas avoir dormi.

Dans ses rares moments de lucidité, elle ne se reconnaissait plus. Elle était Émilie, mais existait-elle ? Qui se souciait d'elle ? Elle ne céderait pas, elle ne deviendrait pas Ayli...

« Non ! criait-elle parfois. Tu ne gagneras pas... Je te déteste ! Je vous déteste tous... »

Et elle se levait, frappait le mur en scandant ces paroles, jusqu'à ensanglanter ses poings... Puis elle se recroquevillait dans un coin de la pièce, et pleurait.

Lever, laver, manger, télé, dormir, penser, télé, manger, télé, dormir, télé, lever, manger, télé, penser télé télé...

Elle ne se souvint pas d'avoir décidé quoi que ce soit. Était-ce l'écran, la nourriture, Jean ? L'abrutissement ? La peur ? L'espoir ?

Elle se revoyait seulement approcher de la table, et déployer son bras vers le Revery, déterminée à en finir.

C'est alors que surgit l'imprévu.

Il prit la forme d'une fleur plus blanche que neige, dont les six pétales en amande dégageaient un parfum entêtant. Elle traversa le Revery tel un fantôme ; Émilie retint sa main, et la fleur continua de s'élever dans les airs, ne s'immobilisant qu'après avoir quitté les perles noires.

Émilie était stupéfaite. Elle n'entendait plus la télévision.

Son désespoir s'évanouissait... L'image de la fleur s'affirmait, plus nette, plus forte.

Émilie se demanda brièvement si la plante ne venait pas du Revery, mais ses doutes fondirent sitôt formulés. Nulle technologie ne dégageait une odeur aussi enivrante.

Comment cette fleur se trouvait-elle ici ? Par quel miracle s'élevait-elle dans les airs et traversait-elle les objets ? Elle devait porter un si beau nom...

Émilie ne parvenait pas à détacher son regard de la plante fabuleuse. Il lui semblait n'avoir jamais rien vu d'aussi beau.

Pendant quelques secondes d'éternité, elle fixa la fleur sans nom.

Elle n'avait jamais touché de fleur... À l'instant précis où ses paumes se fermèrent sur les pétales de velours, la plante disparut.

Émilie se sentit terrassée par une fatigue irrépressible.

Incapable de penser, sourde aux hurlements de la télévision, elle s'écroula sur le lit.

CHAPITRE 2 : LA BIBLIOTHÈQUE

I

Des livres.

Ce furent les premières choses qui s'offrirent à la vue d'Émilie, et les premiers mots qui lui vinrent à l'esprit.

Sans en avoir jamais vus, elle savait que ces objets rectangulaires, disposés avec soin sur l'étagère en face d'elle, étaient des livres. Des couloirs de livres qui se déployaient dans toutes les directions. Un dédale de teintes, de textures et d'odeurs, labyrinthe étrangement familier. Un rêve qu'elle aurait oublié et qui lui revenait soudain, sans raison.

Des livres... Peut-être en avait-elle vus, au temps des papillons.

Émilie s'enfonça dans les rayonnages. Elle marcha longtemps, sans ressentir ni fatigue, ni peur. Au contraire, plus elle avançait, plus cet endroit lui plaisait. Avec son haut plafond de bois, et cette lumière idéale, à la source invisible. Émilie humait le parfum chargé de sens, savourait le grincement des planches sous ses pieds, caressant parfois les couvertures colorées. Tantôt douces, tantôt rêches, soie, velours, écaille, cuir, ivoire, bois, doré, ocre, brun, vert, pourpre, vermillon.

Elle émergea derrière une rambarde, qui surplombait des rangées de tables et de bancs. Devant celles-ci se dressait une immense porte

noire, encadrée par deux hautes fenêtres débouchant sur un ciel étoilé.

Émilie voulut s'approcher pour mieux voir.

Ses yeux se posèrent sur un bureau d'ébène placé au bout de la rambarde. On y avait posé un livre ouvert, et une plume d'un splendide bleu turquoise. Émilie se pencha sur le livre ; ses pages étaient couvertes de signes incompréhensibles.

« Sois la bienvenue. »

Émilie sursauta. Une femme était apparue sans qu'elle la remarque.

« Je m'appelle Antonie. Et toi, quel est ton nom ? »

Émilie dévisagea l'inconnue. Elle avait un visage aimable, creusé de légers sillons, avec des yeux bleus pétillants. Ses cheveux noirs, parcourus de mèches argentées, formaient une tresse qui lui descendait jusqu'à la taille. L'air ébahi dont Émilie la fixait ne semblait pas la gêner : elle continuait de sourire en attendant une réponse.

« Je m'appelle Émilie, articula enfin Émilie.

– C'est un joli prénom. Je te souhaite encore une fois la bienvenue dans la Bibliothèque, Émilie.

– La quoi ?

– La Bibliothèque. C'est ici que l'on range les livres. Il n'y a pas de bibliothèque, là d'où tu viens ?

– Non. Mais il n'y avait pas non plus de livres... »

Lentement, Émilie retrouvait la mémoire. Les souvenirs lui revenaient par bribes, comme s'ils sortaient d'un rêve. Le CED, le Centre d'Apprentissage de l'Aptitude, le Revery... et la fleur.

« Comment suis-je arrivée ici ?

– Le lys t'a guidée.

– Lys ? C'est le nom de cette fleur ?

– Oui. C'est moi qui l'ai cueillie. »

Émilie ne répondit pas. Elle dégustait ce mot. Lys... Lys.

« Pourquoi suis-je ici ? » finit-elle par demander.

– Pour devenir Bibliothécaire.

– Bibliothécaire ?

– Oui. Vois-tu, dans une bibliothèque normale, les gens viennent travailler, lire, ou emprunter des livres. Ici, ils viennent pour rêver. Et

le rôle du Bibliothécaire est de leur procurer les livres qui les feront le mieux rêver.

– Je ne comprends pas.

– Les livres que tu vois autour de toi sont des rêves. Les gens du monde entier viennent en lire chaque nuit. En tant que Bibliothécaire, c'est à moi de trouver les livres qui leur conviendront le mieux, et d'en écrire de nouveaux si ceux dont ils ont besoin n'existent pas encore.

– Mais comment tant de gens peuvent-ils se réunir ici en une nuit ? Qu'est-ce qu'écrire ? Ce sont ces signes là, dans le livre ? Mais ce livre ne peut pas être un rêve... C'est impossible.

– C'est la vérité, pourtant. Tous les êtres humains viennent dans la Bibliothèque, et tu y es toi-même allée bien des fois. Tu ne t'en souviens pas, car tu rêvais avec ton âme, et non avec ton corps. Il en est ainsi pour tous les hommes : aucun ne se souvient de son séjour dans la Bibliothèque. Seuls restent les fragments de rêve que leur âme n'oublie pas. »

Rêve, livre, âme, tout cela paraissait si invraisemblable...

« Je vais te montrer une âme. Il en reste en bas qui n'ont pas fini de rêver. »

Émilie suivit Antonie en bas de l'escalier. Les rangées de tables et de bancs s'étendaient à l'infini, loin sous la forêt de livres. Dans une parfaite incohérence spatiale, le plafond qui les surplombait dépassait de beaucoup la hauteur de l'escalier. Ici et là, de pâles silhouettes attendaient en silence, un livre ouvert devant elles.

Antonie conduisit une Émilie abasourdie jusqu'à l'un de ces fantômes. La matière bleue de son corps translucide rappelait celle d'un nuage en formation : par instants, on discernait le visage d'un homme d'âge mûr. L'âme lisait un livre rempli de symboles similaires à ceux que venait de voir Émilie. Absorbé dans cette occupation, l'homme ne prêtait aucune attention à ce qui l'entourait.

« Toutes les âmes sont-elles ainsi ? murmura Émilie.

– Elles sont à l'image du cœur qui les porte.

– Pourquoi personne ne se souvient d'être venu ici ?

– Parce que c'est un lieu de passage, et non une destination. L'âme devant toi ne sait pas que nous sommes là. Elle ne voit rien et n'entend rien, car seul le corps dispose de ces capacités. Elle n'est pas consciente de lire ; elle rêve. À son réveil, cette personne ne se

souviendra de rien. Toutes les âmes oublient le début, et se réveillent avant la fin.

– À quoi bon rêver, si c'est pour tout oublier ?

– Parce qu'il faut rêver pour vivre. »

Émilie fut tentée de se pincer pour s'assurer que tout cela était bien réel. Des livres, des rêves, aucune technologie à l'horizon... Jamais son monde n'aurait généré une telle illusion. Elle était bien là, dans cette réalité parallèle.

L'âme se leva brusquement ; elle rejoignit la porte noire et se glissa entre les battants sans un regard en arrière.

« Où est-il parti ?

– Il est retourné dans son corps, sur Terre.

– Sur Terre ? Ne sommes-nous pas sur Terre, nous aussi ?

– La Bibliothèque est hors du temps et de l'espace. On n'y ressent ni la faim, ni la soif, ni la fatigue, et on peut y souhaiter n'importe quoi. C'est ce qui me permet de m'occuper de chaque âme, chaque nuit.

– Mais j'ai vu le ciel par la fenêtre... On ne peut pas être nulle part ! »

Antonie entrebâilla la porte.

Ce qu'Émilie avait pris pour des étoiles étaient des signes d'or, disséminés dans une étendue noire. Ils semblaient flotter dans le vide ; certains se déplaçaient, parfois trop rapidement pour être observés. Voie lactée d'un genre nouveau, peuplée de silence et de mystères, hors du temps et de l'espace.

« Que représentent ces signes ?

– Ils sont la langue universelle, dit Antonie en refermant la porte. Ce sont les symboles qui permettent d'écrire les rêves. »

Antonie tourna une clé de diamant dans la serrure formée par les deux panneaux de la porte, et retourna vers son bureau.

« Suis-moi. Je vais t'en apprendre plus sur la lecture des rêves. »

Lecture... Ce mot sonnait bien.

« Qu'est-ce que la lecture ? demanda Émilie.

– C'est une histoire silencieuse... Une pensée qui prend forme. »

Un livre apparut comme par magie dans la main tendue d'Antonie. Émilie se laissa tomber sur une chaise, tandis que la Bibliothécaire s'installait à son bureau.

« Pour les âmes, ces volumes que tu vois autour de toi sont des rêves. Pour toi et moi, ce sont des vies. Des existences, des univers, des histoires dans lesquels nous avons le pouvoir d'entrer. Et je vais t'accompagner dans ton premier voyage. »

Émilie se glaça. Les paroles de la Bibliothécaire lui rappelaient une sphère noire...

« Je ne veux pas disparaître, protesta-t-elle.

– Tu n'as jamais lu un livre, Émilie. Ce n'est pas comme le Cinéma Immédiat. Cette fois, c'est toi qui feras exister le rêve. »

Antonie lui tendit la main. Après une brève hésitation, Émilie lui donna la sienne, et l'histoire commença.

II

Un village apparaissait autour d'Émilie. Des maisons aux toits de chaume s'alignaient de part et d'autre d'allées fleuries. Les hommes portaient des pantalons près du corps, des chemises amples, des capes. Les femmes rivalisaient de beauté dans une farandole de pourpre, de vermeil et d'or.

Le bleu du ciel, l'ocre de la terre, le vert des arbres resplendissaient tant qu'ils l'éblouissaient. Les odeurs se disputaient son nez, senteurs de ferme et parfums de femmes, souvenirs de boulange et promesses de festins. Les sons s'entrechoquaient, pas des chevaux, roues de charrettes, cris d'enfants et bruissements d'étoffes.

L'attention d'Émilie se fixa sur une belle jeune femme, aux cheveux d'or et aux yeux d'azur. Assise dans un salon coquet, elle berçait tendrement son enfant.

C'est alors que surgit un être à l'aura malfaisante, dont la présence fit fuir le soleil. Une haute silhouette noire encapuchonnée, dont nul ne distinguait les traits. Dans la foule paralysée, un murmure s'échappa de toutes les lèvres, à peine audible au-dessus du vent. Un nom.

Le Voleur de Cœurs.

Hommes, femmes, enfants, il passait et emportait avec lui un morceau du cœur de ses victimes. Un trésor précieux, qu'il conservait on ne sait où, pour en faire on ne sait quoi. Selon les occasions, il prenait tout, ou se contentait d'un minuscule morceau. Cœurs durs et cœurs tendres, cœurs innocents et cœurs coupables, nul ne lui échappait.

Une malédiction planait sur ceux qu'il touchait. Même s'il n'emportait qu'un infime fragment de leur cœur, ses victimes étaient condamnées à une mort certaine. Il était la vieillesse, il était la mort, il était la fin.

Ce jour-là, personne ne fut épargné. La main du Voleur passa dans tous les foyers, et ponctionna tous les cœurs.

Émilie ne voyait rien s'échapper de la poitrine des villageois. Le Voleur ne les touchait pas, comment pouvait-il prendre leur cœur ? Et eux, pourquoi ne mourraient-ils pas sur-le-champ ? Pétrifiée, elle regarda le Voleur passer devant elle, s'arrêter, hésiter, puis continuer son chemin vers la jeune femme et son bébé.

Émilie aurait voulu l'arrêter. Elle aurait voulu vaincre la terreur qui l'immobilisait, empêcher le Voleur de se pencher au-dessus de la mère et de l'enfant.

Mais on n'arrête pas la main du destin.

L'enfant mourut sans un cri, dans les bras de sa mère. Puis le Voleur effleura la jeune femme, qui hurla.

La seule à protester.

La première à connaître le toucher du Voleur.

Son cœur devait être le plus grand trésor qui fût jamais, pour susciter dans cet être maudit une convoitise telle qu'il ne se contente pas de le survoler.

Le Voleur déroba l'exacte moitié du cœur de la mère désolée.

Sa mission accomplie, il disparut dans la nuit.



Le lendemain matin, lorsque les rayons du soleil vinrent déchirer l'obscurité, il ne restait du village que des ruines décolorées. Ceux que la tristesse n'avait pas emportés s'étaient laissés vaincre par la folie, brûlant maisons et souvenirs, avant de succomber à leur tour.

La jeune femme serrait contre elle le cadavre de son enfant. Assise dans son salon aux vitres cassées, elle n'avait pas bougé depuis l'apparition du Voleur. Les cris et l'agitation de la nuit n'avaient eu aucun effet sur elle. Elle ne sentait pas la brise nauséabonde. Elle ne songeait même pas qu'elle était la seule survivante de l'attaque du monstre.

Émilie souffrait pour elle.

Les larmes de la jeune femme coulaient sans discontinuer. Elle fixait le vide, et pleurait, pleurait, pleurait. Elle souhaitait mourir...

Pourquoi n'était-elle pas déjà morte ? Le Voleur avait pris la moitié de son cœur. Comment survivait-elle encore ? Les rumeurs terrifiantes de la nuit résonnaient dans sa tête. La puanteur de la désolation parvenait jusqu'à elle. Pourquoi le feu ne l'avait-il pas attaquée ? Pourquoi l'oubli ne l'avait-il pas engloutie, comme les autres ? Pourquoi tant de questions, soudain, elle qui n'avait toujours eu que des certitudes ?

Pourquoi ce petit être innocent, mort dans ses bras ? Pourquoi le souvenir de cette main sur son cœur, froide comme la glace ? Pourquoi l'écho étranger de cette avidité, immense et sans fin ? Pourquoi cette haine qui ensemençait son cœur...

Elle voulait savoir pourquoi.



La jeune femme quitta son village sans un regard en arrière. Elle devait rejoindre le Voleur. Elle l'obligerait à lui rendre son cœur. Que faire d'autre ? C'était cela, ou se laisser dévorer par le chagrin.

Mais par où commencer ?

Elle se décida pour la forêt. L'aura de mystère des vieux arbres voûtés l'attirait.

Elle s'enfonça sans crainte dans la fraîcheur des bois. Bruissement de feuilles mortes. Grincements d'arbres. Vent dans les fourrés. Un demi-silence à l'image de son cœur atrophié.

La jeune femme marcha trois jours et trois nuits. On ne dormait pas en ce temps-là. L'éveil était la seule condition possible, et la fatigue un mal que le Voleur de Cœurs empêchait quiconque de connaître. Bien qu'elle ne pût communiquer avec la jeune femme, Émilie ressentait toutes ses émotions comme si elles eussent été

siennes. La soif. La faim. Les pieds meurtris. Les haillons qui ne la protégeaient pas de la morsure du froid. La poussière qui lui mordait les lèvres.

« L'Amour peut vaincre n'importe quel obstacle. »

Vaines paroles d'antan !

La demeure de l'Amour, pourtant, se tenait devant elle, merveille cachée dans la verdure.

L'Amour se promenait dans ses jardins. Deux grandes ailes de plumes sortaient de son dos, heureux flambeau d'une jeunesse éternelle.

En voyant cette misérable s'avancer vers lui, pâle, hâve, courbée par la détresse, l'Amour se précipita pour la secourir. Il lui prodigua les meilleurs soins possibles, et la pria de lui conter ses malheurs.

« Par pitié, étrangère, dis-moi qui tu es et d'où tu viens. Dis-moi ce qui t'es arrivé.

– J'ai oublié mon nom. Il y a eu cette joie... Irréelle. Puis l'être sans visage est arrivé. Il a volé la moitié de mon cœur. Dans son empressement, sa main de pierre m'a touchée... C'est le souvenir de cette noirceur qui m'empêche de mourir. Je veux comprendre. Ô Amour, sais-tu où se trouve le Voleur de Cœurs ?

– Hélas, je l'ignore. Mais je ferai mon possible pour te guérir de sa malédiction. Il reste dans ton cœur une graine que le Voleur n'a pas prise. Je vais te la donner, afin qu'il ne puisse plus te la dérober. »

Joignant le geste à la parole, l'Amour passa la main au-dessus du cœur de la jeune femme. Quand il ouvrit les doigts, une graine rouge y était apparue.

« Elle est belle, n'est-ce pas ? dit l'Amour.

– J'ai oublié la beauté.

– Tu as oublié beaucoup de choses, Léonore.

– Léonore ?

– C'est mon deuxième cadeau. Un nom, pour te donner la force de continuer ton chemin. Car mon ami, le Temps, sait peut-être où se trouve le Voleur de Cœurs... Cependant, tu devras aller très loin pour le rencontrer.

– J'irai, ô Amour, dit Léonore. Mon chagrin est vivace, mais déjà je me sens plus forte. Je protégerai la graine.

– Adieu, et bonne chance. »



Léonore se mit en quête du Temps.

Dans les villes, on la regarda comme une curiosité. On s'étonna qu'elle ait pu réchapper d'une rencontre avec le Voleur de Cœurs. On ne voulut pas lui offrir l'hospitalité : elle portait la marque du monstre qui signifiait la fin de toute vie. On craignait qu'il ne la poursuive pour achever son travail. Cette femme, ni heureuse, ni assez malheureuse pour se laisser mourir, représentait une énigme inquiétante. Personne n'avait jamais survécu au Voleur plus d'une semaine, et Léonore parcourait le pays depuis un mois. On la renseignait du bout des lèvres, pour qu'elle parte le plus vite, le plus loin possible.

Léonore ne prêta pas attention à cette hostilité : son objectif occupait toute sa pensée. Mais le Temps s'avéra difficile à chercher, car il était à la fois partout et nulle part. Pour le trouver, Léonore aurait dû aller dans toutes les directions à la fois.

Lasse de tant d'avis divers, meurtrie par le mur de bonheur qui protégeait chaque cité, elle décida de marcher vers le soleil, jusqu'à ce qu'elle meure ou atteigne le Temps. Dans sa main, la graine commençait à germer. Il était temps de tracer sa propre route.

Émilie ne se différenciait plus de Léonore. Elle marchait avec elle, sentait le poids de la graine dans sa main, observait la feuille qui grandissait chaque jour, subissait comme elle les ravages d'une vie nomade et solitaire. En devenant Léonore, elle ne se perdait pas : elle s'imaginait autrement.

Léonore chemina trois ans durant, vers un soleil qui ne se couchait jamais. Elle parcourut les forêts les plus sombres. Elle gravit les plus hautes montagnes. Elle vogua sur les mers les plus vastes. Par endroits, elle reconnut la marque du Voleur de Cœurs. Il laissait la mort dans son sillage ; des cadavres au long d'un sentier, des cités désertes, et la nuit, qui ne succédait au jour qu'après son passage. Le seul fléau du monde... Léonore en oubliait presque le Temps. Elle suivait la trace du Voleur, elle récupérerait son cœur...

Enfin, dans les ruines d'un palais effondré, elle rencontra le Temps. C'était un vieil homme, avec une longue barbe, vêtu d'une soutane brune trouée, qui s'appuyait sur un bâton pour avancer. Un

homme si vieux, trop vieux pour avoir survécu au Voleur de Cœurs ; la vieillesse faisait partie des maux qu'il enlevait aux humains.

« Bonjour, ô Temps. Je m'appelle Léonore. J'ai survécu au Voleur de Cœurs, et je veux lui reprendre ce qu'il m'a dérobé. L'Amour dit que tu sais où il se trouve.

– Hélas, Léonore, j'ignore où réside le Voleur de Cœurs. Je ne fais que le suivre, sans jamais le croiser. Mais dis-moi, quel est cet arbrisseau que tu transportes avec toi ?

– C'est une graine que renfermait la moitié de mon cœur. L'Amour l'en a extraite, afin de la protéger du Voleur. Voilà trois ans que je suis à ta recherche, la graine a grandi.

– Tu devrais la planter. Ainsi, elle se développera mieux.

– Et si le Voleur la trouve ?

– Le Voleur ne repasse jamais deux fois au même endroit. Il sait que personne ne lui survit. Je ne crois même pas qu'il se souvienne de ton existence. Plante donc l'arbrisseau dans ces ruines d'humanité, il sera à l'abri, je t'en donne ma parole.

– Je ne veux pas l'abandonner.

– Tu peux rester avec moi. Nous nous tiendrons compagnie jusqu'à ce que ta graine soit devenue un arbre assez fort pour résister au Voleur. Alors, tu pourras reprendre ta route l'esprit tranquille.

– Ainsi soit-il. »



Quinze années s'écoulèrent.

Le Voleur de Cœurs ne réapparut pas.

Imperceptiblement, la peine de Léonore s'estompa. Au fur et à mesure que grandissait l'arbrisseau, elle se remit à sourire et goûter à la vie. Elle n'oublierait jamais ce qu'elle avait perdu ; mais elle avait trouvé autre chose.

Elle se lia d'amitié avec le Temps, et découvrit que l'on pouvait vivre dans un bonheur imparfait. Pour ceux qui l'avaient élevée, il fallait vivre heureux, ou mourir. Le Voleur de Cœurs leur accordait un certain délai sur la Terre, et nul ne pouvait le modifier. Il en avait toujours été ainsi.

Pourtant, Léonore avait survécu. Pour comprendre, elle avait défié les lois du monde. Son cœur lui revenait malgré le Voleur.

Un jour, un grand événement survint dans la demeure du Temps. Une vieille amie, perdue de vue depuis des siècles, venait lui rendre visite. Il s'agissait d'une femme d'âge mûr, vive et douce, qui se nommait la Vie.

« Que fais-tu ici, ô Vie mon amie ? s'émerveilla le Temps. Je désespérais de te revoir un jour.

– Ô Temps, je suis aussi surprise que toi. Je ne suis jamais parvenue à suivre les traces du Voleur de Cœurs, jusqu'à aujourd'hui. Les racines de cet arbre ont creusé un chemin jusqu'à moi : je l'ai suivi, et me voici ! »

L'arbre de Léonore mesurait à présent plus de trois mètres de haut. Son tronc épais était fait du plus beau bois du monde. Son feuillage offrait un ombrage agréable à la chaleur du soleil. Ses feuilles murmuraient à la caresse du vent. C'est cette mélodie qui avait incité Léonore à le nommer Arbre aux Mille Murmures. Elle se hâta de raconter son aventure à la Vie.

« Laisse-moi te remercier, lui répondit celle-ci. Si tu n'avais pas eu le courage de surmonter ta blessure, j'aurais été condamnée à disparaître. En signe de ma gratitude, je vous conduirai, toi et l'Arbre aux Mille Murmures, dans le repaire du Voleur de Cœurs, le seul endroit où il ne pourra vous atteindre.

– Ô Vie, tu exauces mon plus cher désir. »

La Vie souffla sur l'Arbre aux Mille Murmures, et un superbe bourgeon de fleur apparut dans ses rameaux.

« Cueille cette fleur quand elle s'ouvrira, et vous serez pour toujours à l'abri du Voleur de Cœurs, et de la main des hommes. »

Conquérante, la Vie reprit le chemin du monde. Le Temps voulut l'accompagner : à présent, ils pouvaient voyager ensemble.

La fleur de la Vie s'ouvrit dès le lendemain matin. Il s'agissait d'un hellébore rouge, très parfumé, d'une beauté merveilleuse. Quand Léonore la cueillit, la tige se brisa avec un bruit sec.

Émilie tressaillit. Un sursaut inexplicable, loin dans sa mémoire... Mais elle n'avait pas le temps de se souvenir.

Les ruines du Temps s'estompaient, statues de poussières décomposées par la brise. Puis la terre disparut, et le ciel. Il ne resta bientôt que la lumière du soleil, bien que l'astre se fût évanoui.

L'Arbre aux Mille Murmures se trouvait dans une petite pièce aux murs de bois. Les rayons du soleil naissant l'éclairaient encore.

Le souffle de la Vie agitait ses feuilles d'un mouvement perpétuel. L'hellébore s'était évanoui.

Léonore chercha le Voleur des yeux. Ne se trouvait-elle pas dans son antre ? À côté de l'Arbre aux Mille Murmures, elle remarqua une modeste porte noire. Peut-être se cachait-il derrière ?

Non.

La porte débouchait sur des ténèbres parsemées de signes d'or, ciel étoilé d'un genre nouveau. En bas, en haut, à gauche, à droite, il y avait des symboles partout, si bien que l'espace en perdait toute logique.

Léonore les regarda longtemps, sans ressentir ni la faim, ni le froid, ni la fatigue.

Son attention fut enfin attirée par un signe d'or, qui s'était mis en mouvement peu après qu'elle ait ouvert la porte. Un symbole magnifique, solide et brillant, qui se dirigeait droit vers elle. Tout juste étouffa-t-elle un frisson, quand les lignes d'or pénétrèrent dans son cœur, et prirent la place qui leur revenait.

Léonore se souvenait, à présent, de sa vie passée. Elle se rappelait sa maison fleurie, ses parents, ses amis. Elle se rappelait son village, ses joies d'enfant, ses jeux, ses projets...

Elle se rappelait son bébé. Elle se rappelait cet instant de bonheur absolu, le plus intense qu'elle ait jamais ressenti. Elle se rappelait l'arrivée du Voleur, et ce qu'il avait emporté avant de ravir la moitié de son cœur.

Mais à présent, rien ne l'empêchait de retrouver le cœur son enfant, et de lui rendre la vie...

Léonore scruta les lueurs de la nuit. Elle reconnaîtrait sûrement le cœur de son bébé au milieu des autres, il viendrait à elle, et son bonheur renaîtrait de ses cendres...

Ce fut en vain qu'elle s'abîma les yeux dans les arabesques d'or. Il y en avait tant... Elle était incapable les rendre à leur propriétaire. Aurait-elle seulement pu conduire les victimes du Voleur ici ?

Alors que Léonore cherchait frénétiquement une solution, une ombre troubla les signes d'or. Elle reconnut le Voleur de Cœurs. Dans cet endroit étrange, il paraissait plus solide, et elle discernait les moindres détails de sa silhouette sans visage. Il ouvrit ses mains, paumes tournées vers le haut : des dizaines de lignes dorées s'en échappèrent, et vinrent enrichir le ciel de nouvelles étoiles.

Ce rituel achevé, le Voleur de Cœurs se tourna vers Léonore. Elle ne ressentait pas la peur : ici, le Voleur ne pouvait lui prendre son cœur. Son trésor se trouvait dans l'Arbre aux Mille Murmures, en sécurité, entre les murs de bois...

« Je croyais avoir volé ton cœur il y a bien longtemps, mortelle. Que fais-tu dans ma demeure ? »

La voix du Voleur n'était qu'un chuchotis, qui semblait venir de tous les côtés à la fois.

« Ô Voleur de Cœurs, je suis venue récupérer ce que tu m'as pris. Maintenant que je suis ici, je compte rendre aux autres hommes ce que tu leur as dérobé.

– Pauvre mortelle ! Tu ne pourras jamais rendre à mes victimes leur intégrité. Toi-même, tu n'es pas redevenue ce que tu fus, en récupérant ce que je t'ai pris !

– Je suis devenue plus forte, assez pour pouvoir te résister ! »

La voix de Léonore résonnait dans le vide laissé par les murmures.

« Je me souviens très bien de toi, mortelle. Tes rêves étaient si beaux que je t'ai effleurée, tant j'étais pressé de les prendre.

– Mes rêves ? Qu'est-ce que cela ?

– Tu n'as donc toujours pas compris, mortelle ? Je ne vole pas les cœurs. Je prends ce qu'ils renferment de meilleur, je dérobe vos rêves. Je les cache là où ils ne risquent pas de s'effriter, ni de disparaître...

– Tu nous tues pour pouvoir admirer nos rêves ?

– Je prélève en vous la seule chose qui soit digne d'intérêt, pour la placer dans l'éternité. Mais maintenant que tu as repris ton rêve, il est condamné à disparaître avec toi...

– Je trouverai un moyen pour le préserver, et pour rendre leurs rêves aux autres hommes.

– Ta quête est risible, mortelle. Même si tu es allée plus loin qu'aucun autre avant toi... Il ne restera bientôt plus de rêves à voler sur Terre. Je pourrai enfin retourner au sommeil que la naissance des hommes m'a volé, et reconstituer le songe qu'ils ont brisé en milliards de morceaux.

– Je t'en empêcherai ! »

Le Voleur de Cœurs se répandit en chuchotements autour de Léonore, et il lui sembla qu'il riait. L'air s'épaississait, un poids

opprimait sa poitrine... Elle aperçut la porte de l'Arbre aux Mille Murmures, loin derrière elle. À peine eût-elle souhaité s'y rendre qu'elle y fut : elle se précipita dans la pièce et s'enferma au moyen d'une clé aussi dure que le diamant.

Pendant sa sortie, des centaines de silhouettes bleutées étaient entrées dans la pièce. Mais l'écho du claquement de la porte ne s'était pas encore évanoui qu'elles disparaissaient brutalement. C'est alors que Léonore remarqua le tertre de lumière qui se formait autour de l'Arbre aux Mille Murmures. Une lumière si vive qu'elle l'éblouissait... Et dont deux traits fusèrent en direction de ses mains.

La lumière se matérialisa en deux objets. Une plume rouge vif, et un objet rectangulaire que Léonore voyait pour la première fois.



Les rêves. De quoi parlait le Voleur de Cœurs ? Ce rectangle brun et odorant, rempli de feuilles blanches, et cette plume rouge, que devait-elle en faire ? Ces silhouettes bleues, d'où venaient-elles ?

En désespoir de cause, Léonore ouvrit l'objet rectangulaire, et passa la pointe de sa plume sur la première feuille. Un trait rouge s'était dessiné à la suite de la plume !

Il n'existait rien de semblable sur Terre. Certains y créaient des chants et des danses, d'autres des bouquets de fleurs et des motifs architecturaux, et encore ces talents étaient-ils assez rares. Mais dessiner ainsi, librement... Léonore avait tant à dire ! Soudain, les possibilités lui parurent illimitées. Elle voulait dessiner l'Arbre aux Mille Murmures, l'Amour, le Temps et la Vie. Plus que cela, elle voulait raconter, dire son bonheur passé, sa rencontre avec le Voleur, son long périple, dire ce lieu étrange et incompréhensible où elle venait d'arriver.

Mais comment faire ? Que devait-elle tracer ? Et ces rêves au-dehors, ces rêves volés, qu'elle ne pouvait reprendre... Que se passerait-il si elle les recopiait ? Parviendrait-elle à les ramener sur Terre ? À les rendre aux cœurs d'où ils venaient ? Il fallait essayer.

Léonore sortit une nouvelle fois de la pièce en bois. Les lignes d'or, libérées de la présence malfaisante du Voleur, semblaient l'attendre. Elle choisit un symbole et entreprit de le recopier. Sa main malhabile manquait de force, et son premier essai ne la satisfit pas. Si

elle rapportait des rêves abimés sur Terre, personne ne reconnaîtrait les siens. Elle devait s'exercer jusqu'à ce que le résultat soit parfait.

Il lui parut faire une centaine d'essais, et tracer mille fois le même signe. Elle remplit plusieurs pages de ce symbole, avant d'atteindre un résultat digne de ce qu'elle espérait. Elle s'attela ensuite à d'autres rêves. Inlassable, elle gravait de sa plume les lignes mystérieuses, brûlant du désir de les immortaliser, et de les faire partager au reste de la Terre. Son tracé gagnait en puissance, et elle se mit à éprouver du plaisir en observant les rêves des hommes. Son œil n'y voyait plus un assemblage de traits hasardeux, mais des émotions, des visages, des souvenirs, des histoires, autant de parcelles de vies dérobées par le Voleur, autant de vides créés dans le cœur des hommes. Des vides si grands, parfois, que Léonore comprenait pourquoi leur propriétaire ne survivait pas à leur perte. À l'inverse, d'autres étaient si petits qu'elle trouvait absurde de mourir pour eux. Elle ne concevait pas que ses semblables manquassent à ce point de force, pour que le Voleur les tuât ainsi sans exception. Elle-même, ne lui avait-elle pas survécu, alors qu'il avait dérobé la moitié de son cœur ?

Le retour du Voleur de Cœurs mit un terme à ses réflexions.

Ombre dans les étoiles, il ouvrit sa main, et libéra les rêves qu'il venait de capturer. Léonore s'effraya de leur nombre, et le chuchotement du Voleur l'atteignit avant qu'elle ait pu regagner son sanctuaire.

« Que fais-tu encore ici, mortelle ? Quelle sont ces objets que j'aperçois dans tes mains ?

– Ils sont les fruits de l'Arbre aux Mille Murmures, ô Voleur de Cœurs. J'espère en faire des armes pour te combattre.

– Tu as recopié des rêves, mortelle ? Que comptes-tu en faire ? Rendre aux hommes le reflet de ce que je leur ai pris ne leur redonnera pas la vie. Ta quête est vaine.

– Tes paroles sont du poison. Je percerai le mystère des rêves, et je les redonnerai à tes victimes.

– Tu es bien ambitieuse, mortelle ! Mais je suis le seul à connaître l'art de créer des rêves. Quand le moment sera venu, je lierai entre eux les reliquats de vos cœurs, et je reconstituerais le rêve universel.

– Le rêve universel ? Que veux-tu dire ?

– Il y a bien longtemps, alors que le monde n'était pas, je dormais. Je dormais d'un sommeil éternel, et je rêvais. Je rêvais du plus beau songe qui fût jamais. Tu ne peux comprendre toutes les merveilles, toutes les émotions, tous les désirs qu'il rassemblait. Puis une étoile a brisé mon rêve, l'a fait éclater en milliards de morceaux. Ceux-ci ont abreuvé la Terre stérile, ils sont devenus autant d'êtres humains, imparfaits et inachevés. Paralysé par la douleur, j'ai vu ces êtres grandir, croître et se multiplier, et chaque génération dissipait un peu plus mon rêve brisé. Quand enfin j'ai découvert où les fragments de ce que j'avais perdu s'étaient réfugiés, j'ai entrepris de les récupérer. Afin de reconstituer le songe original, et de me perdre à nouveau dans sa contemplation. J'arrive à présent à la fin de ma quête. Bientôt, mon rêve sera recréé, et je retournerai au sommeil. »

Léonore sentit l'ombre l'envelopper. Une aiguille glacée tentait de violer son cœur. Elle vit la pièce de l'Arbre aux Mille Murmures, loin, très loin, signe d'or presque invisible au milieu des autres, et souhaita la rejoindre. Elle y fut, s'y engouffra, et tourna la clé pour se protéger du Voleur. Les silhouettes bleues s'étaient de nouveau regroupées autour de l'Arbre aux Mille Murmures, et disparurent avant que l'écho de la porte refermée se fut évanoui.

Léonore devait à tout prix comprendre le fonctionnement de ces symboles. Le Voleur de Cœurs avait parlé de sommeil. Elle ignorait de quoi il s'agissait, mais il semblait rêver au moyen du sommeil... Ainsi, si elle ne parvenait pas à retourner sur Terre pour reconstituer les cœurs volés, peut-être la Terre viendrait-elle les chercher, ici-même, au moyen du sommeil ? Dormir : en quoi cette activité pouvait-elle consister ?

Émilie oscillait entre la peur et l'excitation. Son cœur battait la chamade comme après une course effrénée. Léonore était si près de trouver la réponse tant désirée !



Malgré son désir de percer le secret des signes d'or, Léonore craignait de refaire face au Voleur, et de ne pas pouvoir fuir à temps. Si elle sortait de cette pièce en refermant la porte, elle avait l'intuition qu'elle ne pourrait plus jamais y rentrer. Elle serait perdue

au-dehors, à la merci de son ennemi... Si seulement cet endroit avait eu des fenêtres !

Sans qu'elle eût besoin de le formuler, son souhait se réalisa. Des fenêtres apparurent dans les murs de bois : de hautes fenêtres en ogive, telles qu'elle les imaginait, de chaque côté de la porte.

Léonore se retint de pousser un cri de joie. À présent, elle ne courait plus aucun risque...

Elle reprit son occupation, et recopia tous les rêves à sa portée.

Sa tâche s'acheva avec la fin des pages blanches. Cela coïncidait avec sa propre envie d'observer son travail de plus près.

Couvertes d'encre rouge, les pages présentaient un bel aspect. Figé de la sorte, le voile de mystère qui enveloppait les rêves semblait s'amincir. Léonore laissa ses yeux errer au hasard des pages. Des images fugaces effleuraient son esprit. Que lui manquait-il pour réussir ?

Peut-être allait-elle trop vite. Il lui fallait se concentrer sur un seul signe. De même qu'au commencement, elle n'en avait recopié qu'un seul, jusqu'à ce qu'il soit parfait... Léonore posa son doigt sur l'un d'eux et ferma les yeux. Elle devait laisser libre cours à son imagination. Son doigt suivait la trace de la plume... Toujours le même mouvement. Toujours le même parcours. Un triangle asymétrique, barré d'un petit trait sur sa base... L'entrée d'un lieu clos aux formes étranges.

De hauts murs gris pointant vers le ciel. Une bâtisse sinistre, avec une porte en fer. Des couloirs tordus qui partent dans trois directions.

Léonore sursauta. L'image était apparue soudainement dans sa tête, si réelle ! Elle avait senti le vent sur sa peau, entendu les grondements de l'orage... Il lui semblait s'être réellement rendue là-bas. Cette vision correspondait en tous points à ce que le symbole évoquait en elle : l'entrée d'un lieu clos aux formes étranges. La pluie, le tonnerre, le froid, tout cela provenait de son imagination, parce qu'elle ne concevait pas qu'un lieu difforme puisse être rassurant. Ses propres pensées s'étaient donc mêlées au rêve d'un autre...

« Mais un tel lieu n'existe pas sur Terre, se dit Léonore. Ce rêve est positif : il faut que j'essaie de le voir ainsi... Un jardin désordonné, par exemple. »

Léonore ferma de nouveau les yeux, en s'efforçant d'imaginer ce jardin. Il lui fallut plus de temps qu'au premier essai, mais cette vision finit par se matérialiser. Moins surprise que précédemment, elle prit le temps de l'observer.

Émilie vit l'herbe ensoleillée, où des papillons voletaient ici et là. Elle huma les parfums des fleurs autour d'elle. Elle sentit la chaleur du soleil sur sa peau. Léonore se pinça, pour voir si l'illusion disparaissait avec la douleur. Mais ce rêve avait la solidité de la réalité. Elle aurait pu s'y promener, et y rester autant de temps qu'elle le souhaitait. Elle respirait, elle avait de nouveau envie de boire et de manger. Comment cela pouvait-il être un songe ? Déjà, le souvenir de son doigt sur le symbole rouge s'évanouissait. Assurément, il s'agissait de la réalité.

Mais le Voleur de Cœurs faisait aussi partie de la réalité. Il apparut soudain devant elle, et le jardin s'assombrit. Les plantes noircirent, leurs contours se tordirent en craquant. La brise se transforma en chuchotements maléfiques. Elle avait froid. Elle avait peur. Elle ne pouvait pas sortir...

Léonore ouvrit les yeux. Elle était tombée. Le souvenir de sa peur était si vivace qu'elle en tremblait encore. La plume et les pages couvertes de signes gisaient à ses côtés. Elle avait dû les lâcher pendant son inconscience...

Léonore souhaita que ce lieu fût pourvu d'une table et d'une chaise. Elle avait besoin de ces signes extérieurs de repos et de stabilité.

Aussitôt, un bureau d'ébène et une chaise assortie apparurent à côté d'elle. Léonore s'y installa, à peine impressionnée par ce nouveau prodige.

Que fallait-il comprendre ? Un seul signe avait produit en elle deux visions opposées. Dans la deuxième, elle s'était crue retournée à la réalité. À tel point qu'elle avait perdu conscience... Était-ce cela, dormir ? Perdre volontairement le souvenir de la réalité ? Pour pouvoir pénétrer dans une autre réalité, celle des rêves... Laquelle

était la vraie réalité ? Léonore sentait qu'il s'agissait de celle du réveil... Néanmoins, sur le moment, le rêve avait effacé tout le reste. Ces deux mondes semblaient incompatibles : pour que l'un existe, il fallait que l'autre soit oublié. Peut-être, avec de l'entraînement, pouvait-on les faire coexister ? Mais pourrait-on jamais les faire se fondre l'un dans l'autre ?

Non. Vouloir fondre le rêve à la réalité après que le Voleur de Cœurs les ait séparés, c'était vouloir réunir deux dimensions irréconciliables. Pour les rassembler, il eût fallu les détruire et les mêler en une troisième. Et encore nombre de débris s'échapperaient-ils, aspirés vers l'ailleurs...

Non, joindre le rêve à la réalité était impossible. Le seul moyen pour les hommes de retrouver ce que le Voleur de Cœurs leur avait dérobé était de dormir, et de rêver. À force de frôler leurs cœurs perdus, les humains finiraient peut-être par recréer ce qui leur manquait... Avec l'aide de l'Amour, du Temps et de la Vie.

Mais comment les faire dormir, eux qui étaient si loin ? Comment pouvaient-ils la rejoindre, et rêver avec elle ?

Léonore connaissait déjà la réponse à cette question. Qu'auraient pu être ces silhouettes bleues, sinon les êtres blessés par le Voleur de Cœurs ?

« Cependant, ils ne sont pas comme moi, dit Léonore. Seule une partie d'eux peut atteindre ce lieu... Tant pis. J'apprendrai à rêver à ces infortunés. Peut-être qu'ils survivront au Voleur, et entameront le parcours qui les conduira ici. Les rêves que je leur donnerai ne sont qu'une copie de ce qu'ils ont perdu ; ils devront atteindre ce lieu consciemment pour retrouver l'original. »

Émilie revenait à peine de l'intensité de ces découvertes. Elle avait percé le secret des rêves, et se sentait pleine d'une incomparable puissance.

Elle découvrirait le sens de tous les symboles. Elle les mélangerait, formerait toutes les combinaisons possibles entre eux, et chacun serait sûr, dans son sommeil, d'apercevoir son rêve perdu. Quand le Voleur de Cœurs reviendrait, elle ouvrirait sa porte, et accueillerait tous les êtres mutilés qu'il traînait dans son sillage.



Le temps ne s'écoulait pas, mais si Émilie l'avait mesuré, elle l'aurait compté en années.

Des années, pour comprendre tous les sens possibles de chaque symbole d'or.

Des années, pour apercevoir dans ces rêves des points communs, universels, partagés par tous les êtres humains.

Des années, pour créer ce que Léonore nomma les livres, et inventer l'écriture.

Des années, et à présent on ne voyait plus l'Arbre aux Mille Murmures. Dans ce lieu sans contrainte où la Vie l'avait conduite, Léonore avait imaginé de belles étagères de bois, dans lesquelles elle rangeait les livres au fur et à mesure qu'elle les écrivait. L'Arbre n'était pas très éloigné de son bureau. Seul rêve qui n'appartint qu'à elle, Léonore préférait le cacher aux regards, afin que ni les hommes perdus ni le Voleur ne l'aperçoivent quand elle ouvrirait la porte. Son bureau se trouvait maintenant près d'un escalier, en bas duquel elle avait imaginé des tables et des bancs pour accueillir les silhouettes bleues. La porte noire n'avait pas été ouverte depuis ce qui semblait des années à Léonore. Des années...

Aujourd'hui, elle était prête. Elle venait d'achever le dernier d'une longue série de livres. Elle s'était relue, et réjouie de son talent.

Léonore posa sa plume rouge et rangea le volume qu'elle venait de terminer. Elle descendit les marches de bois, qui grincèrent sous ses pas d'une mélodie bien connue, et retint un frisson au moment d'ouvrir la porte.

Elle sortit au milieu des symboles d'or, dans l'attente du Voleur de Cœurs. Il était le seul à pouvoir plonger les hommes dans l'inconscience, et ils viendraient à elle en même temps que leur bourreau.

Léonore fut effrayée par la quantité de rêves qui s'étaient ajoutés à ceux qu'elle connaissait. Occupée à écrire, elle avait peu à peu cessé de chercher de nouveaux symboles, et n'observait plus les signes d'or à travers les fenêtres. Il y en avait tant dont elle ignorait le sens, qu'elle aurait encore pu passer des années à les étudier. Mais si elle tardait trop, il ne resterait personne à faire rêver... Le Voleur de Cœurs touchait au bout de sa quête. Il fallait à tout prix le faire

reculer : lorsqu'il serait vaincu, il serait temps de découvrir le sens des rêves restants.

Léonore n'eut pas à attendre longtemps. Le chuchotis caractéristique du Voleur vint bientôt l'enlacer.

« Voici longtemps que nous ne nous étions croisés, mortelle. Je m'attendais à te retrouver sur Terre.

– Tu t'es trompé, ô Voleur de Cœurs. J'ai compris le fonctionnement des rêves, et j'ai trouvé le moyen de te vaincre.

– Ainsi, tes illusions ne t'ont pas quittée.

– Je sais quelle est l'étendue de mon pouvoir.

– Tu ne peux rien... Le temps est très proche où l'humanité sera réduite à néant.

– Tu ne pourras jamais reconstituer le rêve universel. Il en manquera toujours des fragments, trop éclatés pour que tu puisses les récupérer. Tu détruiras la Terre pour rien. Songes-tu seulement qu'en dérobant leurs rêves aux hommes, tu leur infliges le même traitement que celui que tu as subi ? Pour te venger de la course hasardeuse d'une étoile, tu détruis un monde innocent. Ne peux-tu te rendormir, et inventer par toi-même un autre rêve, ainsi que je l'ai fait ?

– Tu n'imagines pas l'étendue de ma douleur ! Ce que tu as éprouvé n'est rien, comparé au désespoir que me donnent tant de rêves maltraités par ta race ! Je récupérerai jusqu'à la dernière poussière du rêve universel, car l'humanité est trop misérable pour le mériter.

– N'as-tu pas songé que tu pouvais recréer ce rêve sans nous détruire ? N'as-tu pas réalisé que tu pouvais le dupliquer, grâce à l'écriture ? Viens, ô Voleur, entre dans mon sanctuaire, cesse de détruire, et vois si tu as le courage de créer. »

Le Voleur de Cœurs se répandit en lianes de mots qui tentèrent de figer Léonore. Mais son rêve était à l'abri, et rien ne pouvait entamer son cœur. Elle entra dans la salle de bois sans refermer la porte.

Une centaine de silhouettes bleues s'y étaient engouffrées, et paraissaient l'attendre au pied de l'escalier. La première à s'avancer vers elle ressemblait à un enfant, au visage infiniment triste. Il devait avoir perdu ses rêves d'aventures... Se fiant à cette intuition, Léonore lui donna un livre où le voyage et le merveilleux voguaient de concert sur un navire de marins au grand cœur. L'enfant le prit sans savoir qu'en faire. Léonore le guida jusqu'à une table, s'assit à

côté de lui et l'aida à lire. Elle posa le doigt bleuté sur le premier symbole, et imagina le bateau qu'elle voulait montrer à son petit lecteur.

Le navire apparut aussitôt. Un voilier, pourvu de trois grands mâts, sur lequel vivaient des hommes rieurs vêtus d'habits chatoyants. À côté de Léonore, l'enfant, surpris, peinait à sortir de sa torpeur.

« Eh petit, l'interpella le capitaine. Que dirais-tu de devenir notre moussaillon, et de parcourir avec nous les mers du monde ?

– Je ne sais pas...

– Si, tu sais, dit Léonore, qui s'était rendue invisible. Tu es sur un bateau, regarde autour de toi ! Où veux-tu aller ? »

L'enfant resta silencieux. Au loin, Léonore maintenait son doigt appuyé sur le symbole. Au fur et à mesure que l'enfant observait le bateau, son doigt s'appuya contre le rêve avec plus de force. Jusqu'à ce qu'enfin, il passe de lui-même sur le symbole suivant.

Une fois le livre commencé, Léonore n'eut aucune difficulté à le faire progresser. L'enfant avançait de plus en plus vite, pressé par un besoin grandissant de connaître la suite de l'histoire. Elle ne lui parlait plus que pour lui indiquer le sens des symboles inconnus et empêcher qu'il ne les évite. Elle aurait voulu lui expliquer les interprétations de certains symboles particulièrement riches, mais il ne lui en laissait pas le temps. L'avidité l'emportait, il parcourait le monde, et il ne se souvenait pas de cette voix qui le guidait.

Léonore ouvrit les yeux au moment où le doigt de l'enfant quittait le rêve. Sa silhouette bleue se leva subitement et s'éloigna vers la porte. L'enfant paraissait moins triste, et elle espéra que ce départ représentait son éveil dans l'autre monde.

D'autres âmes l'attendaient encore. Léonore leur donna à lire ce que son intuition lui dictait, histoires d'amour, d'aventure, de magie, d'avenir. Hommes, femmes et enfants, elle les accompagna tous dans leur premier rêve. Au début, elle était la voix qui les maintenait endormis. Au milieu du livre, ils l'écoutaient à peine. Parvenus à la fin, ils ne l'entendaient plus.

Ils ressortirent d'un air apaisé, partant rejoindre leur corps à l'heure douloureuse de l'éveil. Certains disparurent avant que

Léonore ait pu les faire rêver. Les plus atteints par le Voleur de Cœur ne restaient pas longtemps endormis avant de sombrer dans leur dernier repos. Léonore aurait voulu les retenir, mais ils s'évaporaient sans même sortir, fumée bleue que rien ne pouvait sauver.

Une fois toutes les âmes disparues, Léonore referma la porte. Elle espérait que les âmes reviendraient la voir. Il ne leur restait rien qui intéressât le Voleur : si elles lui survivaient, elles seraient hors de son atteinte. Quant au Voleur... S'il pénétrait en ce lieu, elle n'était pas sûre d'avoir la force de lui résister. Mais elle devait courir ce risque : elle était le seul espoir de ces âmes brisées. Elle rouvrit la porte.



Pendant de longues années, Léonore ne vit plus le Voleur. Elle savait qu'il s'agissait d'années, car elle avait vu les âmes grandir au fil des nuits.

Elle n'avait jamais refermé la porte.

Heureuse du soin qu'elle avait mis à rougir autant de pages, elle disposait d'assez de livres pour que chaque âme puisse rêver chaque nuit.

Elle put à peine contenir sa joie en revoyant les premières âmes. De tous ceux qu'elle avait faits rêver, aucun n'était mort. Dépassant ses plus folles espérances, chaque âme avait retenu le moindre symbole entrevu durant son rêve. À présent, il suffisait à Léonore de leur choisir un livre, et encore les âmes les plus expérimentées le choisissaient-elles elles-mêmes. Comme celle de l'enfant, aujourd'hui devenu adulte, le plus ancien de tous les rêveurs.

Léonore lisait souvent en compagnie des âmes, qui dormaient de plus en plus longtemps. À son grand regret, certaines ne parvenaient pas à interpréter les symboles comme elle l'aurait voulu, et persistaient à voir des images négatives là où elles auraient pu choisir de parcourir une réalité agréable. Une poignée d'âmes développaient leur imagination au fil des rêves et gagnaient en puissance. D'autres, paresseuses, ne voulaient pas donner plusieurs sens aux symboles. Aussi leur lecture se restreignait-elle au fil des nuits, jusqu'à ce qu'ils refusent d'apprendre de nouveaux symboles. Il eût fallu que Léonore rêve avec eux continuellement pour les détourner de cet instinct, et elle n'en avait ni le temps ni l'envie. Elle s'était guérie

elle-même ; si les âmes n'avaient pas l'intelligence de reconnaître ce qui les soulagerait, elle ne les forcerait pas.

À travers les yeux des rêveurs, Léonore put voir le monde. La Terre ressemblait désormais à l'ombre de ses souvenirs. Dévastée par le Voleur de Cœurs, elle était devenue sauvage et agressive. Nombre de paradis de verdure s'étaient transformés en déserts de glace et de sable, que la Vie paraissait ne jamais devoir atteindre. Les humains qui survivaient au Voleur de Cœurs formaient un peuple bien triste, en comparaison de celui que Léonore avait connu. La joie leur revenait par instants, tempérée par une mélancolie incompréhensible, et par des désirs dont l'ardeur n'égalait que l'absurdité. Le sommeil occupait à présent la moitié de leur vie. Parfois, certains se souvenaient de fragments de rêve. Ces fantaisies lointaines et irréalisables les amusaient et les intriguaient tour à tour.

Personne ne s'était mis en quête de l'Amour, du Temps et de la Vie. Néanmoins, l'humanité vivait, et le Voleur ne revenait jamais troubler ceux qui lui survivaient. Léonore avait atteint son but. Les âmes se présentaient par milliers toutes les nuits pour qu'elle les soigne, et cela la rendait heureuse.

Un dernier espoir résidait sur la Terre. Un seul village, que le Voleur n'avait pas encore trouvé. Comment empêcher que ces derniers êtres soient brisés ? Le Voleur découvrirait ce reliquat de bonheur, il le détruirait, c'était inévitable... Si seulement elle pouvait protéger ne serait-ce qu'une personne, et lui apprendre la vérité.

Alors que Léonore nourrissait ce désir, une voix chantante l'interpella.

« C'est une rose ! »

Ces mots provenaient d'une créature merveilleusement belle, dont Léonore avait entendu parler jadis, sans l'avoir jamais vue. Une fée... Constituée de lumière blanche, ses contours d'une précision parfaite, elle ne dépassait pas la taille d'une main, et vint voler devant Émilie en prononçant ces mots. Elle était si belle... Émilie tendit la main pour la toucher. De tels êtres n'existaient pas dans son monde...

« Qui es-tu ? Depuis combien de temps es-tu ici ? »

La fée s'envola loin d'elle, légère, insouciante.

« Attends ! Ne pars pas ! De quoi parlais-tu ? »

Léonore se rua derrière la fée, qui s'enfuit dans les étagères de livres. La Bibliothécaire eut à peine le temps de la voir disparaître dans le tertre de lumière de l'Arbre aux Mille Murmures.

« Attends... »

Léonore avait oublié à quel point l'Arbre était beau. Le souffle de la Vie agitait toujours ses feuilles d'un vert éclatant. Son tronc n'avait jamais paru aussi solide. Le tertre de lumière ne s'était plus éteint depuis le commencement, fournissant des livres sans discontinuer... Étincelle qui rendait le rêve possible, et l'écriture réalisable.

Sur la branche la plus basse avait poussé une rose d'un jaune éclatant. Des gouttes de rosée perlaient sur les pétales de la fleur.

À ce spectacle, l'hellébore lui revint en mémoire. Son hellébore... La fleur de lys... Léonore voulait que quelqu'un la rejoigne, et ce souhait se réaliserait, ainsi que tous les autres.

Elle cueillit la rose avec la plus grande douceur. Elle retourna auprès des âmes, et sortit parmi les signes d'or. Elle étendit le bras pour laisser la fleur s'envoler, et la regarda disparaître avec un sourire plein d'espoir.

Quand la dernière silhouette bleue eut quitté les lieux, Léonore ferma la porte. Elle devait écrire des livres dignes d'être lus par son égal. Les âmes patienteraient ; le temps leur était peu de chose.



Léonore écrivit trois livres avant d'être interrompue. Trois rêves, qu'elle considérait comme les meilleurs qu'elle eût créés.

Une lumière inhabituelle attira son attention vers les étagères. La rose jaune venait de s'y matérialiser. Léonore eut à peine le temps de la reconnaître, avant qu'elle ne devienne une lumière pure similaire à la fée. Puis elle grandit, s'épaissit, se transforma jusqu'à prendre forme humaine.

Il s'agissait d'un jeune homme beau comme le jour, aux cheveux de soleil et aux yeux de jais. Surpris, le regard encore embrumé de son premier sommeil, il ne comprenait pas ce qui venait de se produire.

Émilie voulait lui parler, elle voulait exister...

« Sois la bienvenue dans la Bibliothèque, sourit Léonore.

– Qui êtes-vous ?

– Je suis Léonore, la Bibliothécaire. Et toi, comment t'appelles-tu ?

– Je m'appelle Icare. Je ne comprends pas, où sommes-nous ? Que s'est-il passé ? J'étais avec Livie, il y a eu cette magnifique rose jaune et... plus rien.

– Tu n'as jamais rencontré le Voleur de Cœurs, n'est-ce pas ?

– Non... Je viens d'épouser Livie. Où est Livie ? Où sommes-nous ?

– Dans la Bibliothèque. J'ai trouvé cet endroit il y a longtemps, et je m'efforce de combattre le Voleur. C'est une longue histoire...

– Je ne comprends pas très bien. Tout est si flou dans ma tête... Cette fleur, pourquoi ai-je fermé les yeux en la touchant ? Quelle était cette faiblesse qui m'a envahi ? Et Livie, je dois retrouver Livie...

– Je suis désolée, Icare, mais je ne crois pas que cela soit possible. Un autre destin t'attend.

– Non ! Je ne veux pas vous écouter, je dois sortir d'ici ! »

Icare se précipita vers la porte de la Bibliothèque. Il devait retrouver Livie... Livie, son bonheur, sa vie. Livie, ses cheveux corbeau, ses yeux océan. Son rire cristallin, frais comme un courant d'eau vive... Livie.

À la vue des millions de symboles dorés flottant dans cet espace hors du temps, Icare tomba à genoux.

Livie, aux côtés de laquelle il désirait vivre jusqu'à la fin de ses jours... Jusqu'à l'arrivée du Voleur de Cœurs. Il avait bien entendu des rumeurs, selon lesquelles le pouvoir du Voleur diminuerait... Des voyageurs prétendaient lui avoir survécu. D'autres ignoraient son existence, aussi incroyable que cela paraisse. Mais ils semblaient tous si tristes, comparés aux habitants de son village, et ils passaient une partie du jour à imiter les morts. Livie ne deviendrait jamais ainsi, non... Il se souvenait de ses rêves de gloire où, vainqueur du Voleur de Cœurs, il revenait en héros à son village avec son ami Dédale. Mais il avait choisi Livie... Pourquoi ce désir jadis brûlant se réalisait-il maintenant ? Livie ne voyait pas la rose, il n'aurait pas dû la toucher...

Émilie ne comprenait pas les tourments du jeune homme. Ils évoquaient, en moins puissants, le chagrin de Léonore à la perte de

son enfant. Mais Livie n'était qu'une figure lointaine... Il fallait qu'Icare cède à l'aventure.

« Icare... Tu retrouveras Livie. Ton cœur n'a pas été brisé par le Voleur, tous tes rêves sont encore à ta portée.

– Je veux retourner auprès d'elle. J'ai fait mon choix, j'ai renoncé à l'inconnu... Pour Livie.

– Le choix ne t'appartient plus.

– Qui êtes-vous pour en être aussi certaine ?! »

Icare s'était levé. L'abattement et la colère déformaient son visage. La réponse de Léonore résonna étrangement dans la Bibliothèque.

« Je suis la seule à avoir jamais résisté au Voleur de Cœurs. Je suis la Bibliothécaire, rempart unique de l'humanité contre l'anéantissement. Chaque nuit, je fais rêver les âmes, dans l'espoir qu'elles reconstruisent leurs rêves brisés. J'ai désiré que tu sois là, pour protéger les rêves du dernier homme véritable, et lui transmettre mon savoir. Tu aurais préféré finir comme ces voyageurs que tu as entrevus, comme ces lambeaux d'humanité ? Crois-tu que tu aideras Livie, en subissant le même sort qu'elle ? Si tu retournes là-bas, le Voleur te prendra jusqu'à son souvenir. Vois ce que tu deviendras ! »

Léonore ouvrit l'autre battant de la porte noire, celui qui permettait aux âmes d'entrer dans la Bibliothèque. Une silhouette bleutée s'y engouffra. Ignorant le sursaut d'Icare, elle avança jusqu'au pied de l'escalier. Léonore fit apparaître dans sa main le livre dont elle avait besoin ; déjà, une deuxième âme attendait son tour.

« Tu vois ? C'est ce qui reste des êtres humains après le passage du Voleur de Cœurs. Des esprits séparés de leur corps, à la recherche de leur rêve volé. Je fais de mon mieux pour les guérir... Mais mon pouvoir s'arrête où commence le leur. Une chose est sûre, je compte me battre jusqu'à ce que le Voleur de Cœurs soit vaincu. »

Sans ajouter un mot, Léonore fit rêver les âmes qui s'amoncelaient dans la Bibliothèque.

Quand Icare l'interrogea sur les livres, la Bibliothécaire sourit.

Elle posa le doigt sur le symbole d'un lieu clos aux formes étranges, et entraîna le jeune homme dans son premier rêve.

Un voilier peuplé d'aventuriers impétueux, le soleil à l'horizon, les embruns de la mer, le vent dans ses cheveux... Le début d'un livre.

Icare ressortit transformé de cette expérience. Rêver, quelle merveille ! Jamais il ne s'était senti aussi libre, aussi vivant, aussi... Plein de lui-même. Ténébreux soleil, il brillait de mille feux nouveaux et brûlait de rêver encore. Livie... Livie le rejoindrait sous forme d'âme. Il l'aiderait à reconstituer son rêve brisé. Il apprendrait.



Toute sa vie, Icare avait balancé entre la soif d'amour et le désir d'inconnu. Il venait d'épouser Livie quand il avait recueilli la rose de la Bibliothèque. Protégé de la main du Voleur de Cœurs, Icare ne désespérait pas de réunir un jour ses deux rêves. Rien ne pouvait briser sa résolution, et son ardeur n'égalait que la passion de Léonore.

Il apprit avec aisance l'alphabet des rêves, toutes les formes et les interprétations déterminées par Léonore. Il lut les livres qu'elle lui destinait, et découvrit le chagrin, le désespoir et la haine. Son cœur intouché s'y montra presque imperméable : il refusait d'admettre qu'une situation triste pût être irrévocable.

Léonore invita Icare à l'aider dans le décryptage des milliers de nouveaux rêves dérobés par le Voleur. Icare se délectait de cette occupation, et Léonore déversait ce savoir dans des rêves inédits. Car chaque nuit, les âmes affluaient en nombre dans la Bibliothèque, et les livres venaient à manquer.

Icare voulut aider Léonore à les écrire, mais il s'avéra incapable de manier la plume de la Bibliothécaire. Elle l'envoya chercher l'Arbre aux Mille Murmures, en vain : l'Arbre semblait se volatiliser dès qu'Icare tentait de le trouver.

« Je ne comprends pas, maugréa-t-il. Pourquoi ne puis-je pas écrire ? C'est tout ce qu'il me manque pour être à ton niveau. Jamais je ne pourrai être Bibliothécaire si je ne trouve pas cette maudite plume... Pourquoi l'Arbre n'apparaît-il qu'à toi ?

– Hélas Icare, je l'ignore... Je ne comprends pas ce qui t'empêche de le voir. Il est là, derrière ces étagères...

– J’en ai assez de tourner en rond. Je voudrais faire naître sous ma plume ces fragments de rêve, comme toi...

– Continue à lire. Il doit te manquer quelque chose. »

Cet échec, si près du but, frustrait Émilie plus qu’elle ne l’aurait cru possible.

Pourquoi Icare ne parvenait-il pas à écrire ? L’Arbre lui avait donné sa plume si naturellement, la dernière fois... Léonore ignorait encore, à l’époque, que l’écriture serait son rêve. Elle n’était pas consciente de ce besoin, et l’Arbre aux Mille Murmures l’avait concrétisé avant qu’elle en ait eu la pensée... Avant ?

Non, la plume s’était matérialisée au moment précis où elle cherchait à vaincre le Voleur de Cœurs !

C’était ce désir qui manquait à Icare.

« Icare, as-tu revu Livie depuis ton arrivée ici ?

– Non. Je n’ai jamais reconnu quelqu’un de mon village...

– As-tu vraiment cherché ?

– Oui...

– As-tu bien observé les âmes ? T’es-tu plongé dans leurs rêves ?

– Je ne vois pas pourquoi... La ressemblance physique suffira à me mettre sur la voie.

– Rien ne prouve que les âmes revêtent ici l’apparence qu’elles ont sur Terre. Les nouveaux arrivants, à présent, ne sont plus que des nouveau-nés... Le Voleur de Cœurs a trouvé ton village : s’il y a des survivants, ils sont ici depuis longtemps. Ce qui veut dire...

– Que je n’aurai plus de répit avant d’avoir retrouvé Livie.

– Icare, attends.

– Je retrouverai Livie, même si j’y passe le reste de mes jours ! Je l’ai juré au commencement de mon apprentissage.

– Pour savoir ce qu’il en est, il suffit de le demander au Voleur de Cœurs. »

Léonore entraîna Icare hors de la Bibliothèque. Le chuchotis du Voleur ne se fit pas attendre.

« Te voilà enfin, mortelle... J’attendais que tu sortes de ta cachette. Mais qui t’accompagne ? Qui est cet homme dont je n’ai jamais vu le cœur ?

– Icare est mon nom. J’ai rejoint la Bibliothèque avant que tu n’attaques mon village. Ainsi, mes rêves sont pour toujours à l’abri de tes griffes.

– Pauvre fou... J’ai trouvé les tiens depuis longtemps. Ils errent sur la Terre, ombre aveugle de ce qu’ils furent. J’ai beau avoir brisé leur cœur, ces maudits survivent avec ce qui leur reste.

– Je te l’avais prédit, ô Voleur de Cœurs, intervint Léonore. Je t’ai dit que je t’empêcherais d’anéantir l’humanité, et j’y suis parvenue ! J’ai même sauvé un cœur de ta déchirure.

– Tu te crois donc à l’abri de ma colère ? N’aie crainte, l’heure viendra où je pénétrerai ton sanctuaire, et reprendrai mon bien. Je brûlerai ton arbre, et volerai le rêve du mortel qui t’accompagne. Mais avant... Il reste sur Terre un cœur qui me manque encore. Je le sens, je le poursuis depuis bientôt un an, j’ignore pourquoi il m’échappe. Quand je l’aurai trouvé, ton tour viendra... »

Le Voleur de Cœurs se répandit en murmures glacés autour de Léonore, qui entraîna aussitôt Icare dans la Bibliothèque.

En leur absence, les âmes avaient afflué au pied de l’escalier. Léonore voulut refermer la porte, mais Icare la retint.

« Tu dois la laisser ouverte.

– Mais le Voleur... S’il entre, si nous ne pouvons pas nous protéger... »

Léonore tremblait de peur. Elle sentait à peine le contact rassurant de la main d’Icare. Chaque rencontre avec le Voleur avait diminué sa force, et elle ne lui résisterait pas une quatrième fois. Quand elle posa les yeux sur Icare cependant, sa terreur retomba.

Ses yeux noirs reflétaient une volonté inébranlable ; son sourire lumineux était la seule relique de l’innocence qu’il venait de perdre.

« Le Voleur a dit qu’il lui manquait encore un cœur. Après ma disparition, Livie a dû partir à ma recherche... Si je retrouve les gens de mon village, leurs rêves m’apprendront ce qu’elle est devenue. Il n’est peut-être pas trop tard pour qu’elle me rejoigne... Tant que Livie sera hors de sa portée, le Voleur de Cœurs ne pourra rien contre moi. C’est elle, mon Arbre aux Mille Murmures... »



Pour retrouver Livie, Icare devait percer le voile des âmes : alors, il reconnaîtrait les siens, et leur poserait la question qui le dévorait. Il apprit à déceler les peines et les rancœurs, les espoirs déçus et les joies éphémères ; bientôt, nulle crainte, nul désir, nul secret ne lui

échappa. Il savait au premier regard quel livre soignerait le rêveur qui se tenait en face de lui, et savait aussi si ce livre existait dans la Bibliothèque.

Le succès ne se fit pas attendre : Icare reconnut bientôt, sous les traits d'une vieille femme, son ami de toujours.

« C'est Dédale ! Comment a-t-il pu en arriver là, lui qui était si actif, toujours à inventer quelque chose... Oh Dédale ! Tu dois me dire ce qui est arrivé à Livie. »

La vieille femme ne réagit pas.

« Tiens, dit Léonore en lui tendant un rêve. Il sera plus bavard au milieu d'un livre... Mais n'oublie pas, c'est un cœur brisé, et il ne se souviendra pas de tout. Tu ne dois pas le brusquer, tu pourrais lui faire faire un cauchemar...

– Je le connais bien, je ferai attention. »

Un lieu clos aux formes étranges... Dédale hésitait. Icare lui imposa leur village, avec ses rues pavées et ses jolies chaumières. L'imagination de Dédale suppléa au reste : les routes serpentine se noircirent de monde. Icare jeta autour de lui un regard surpris : les yeux rivés au sol, les passants marchaient en silence, toute trace de bonheur envolée.

Icare se précipita devant Dédale, déjà porté vers la suite du rêve, et tenta de lui barrer le chemin.

« Dédale ! Dédale, c'est moi, Icare ! Regarde ! Je suis là, j'ai échappé au Voleur de Cœurs ! Dédale... »

Mais Dédale ne l'écoutait pas.

Au loin, Icare immobilisa le doigt de son ami. Il devait le sortir de cette torpeur.

« Dédale ! Regarde-moi ! Ouvre les yeux ! Je suis Icare. »

Il fallut ce qui parut des heures à Émilie avant qu'Icare soit entendu. Il cria, menaça, supplia, et se retint juste à temps de frapper Dédale, qui prenait peur.

Enfin, une étincelle jaillit dans les prunelles du rêveur.

« Icare, c'est vraiment toi ? Tu n'es donc pas devenu une ombre ? Icare, tu n'es pas mort ?

– Non ! J'ai échappé au Voleur de Cœurs. Je compte le vaincre, Dédale, le faire disparaître pour toujours. Dédale, je t'en prie, sais-tu ce qui est arrivé à Livie ?

– Livie... Attention ! Le Voleur... Voler... Mais elle n'est plus là... Icare, il va te tuer ! »

Submergé par ses souvenirs atrophiés, Dédale luttait pour que le sens naisse de l'incohérence.

Après un long dialogue de sourds, Icare dut céder. Il n'obtiendrait rien de son ami tant que celui-ci n'aurait pas trouvé la voie de la guérison. Et il ne le pourrait qu'en progressant dans son rêve... Icare libéra le doigt de Dédale.

Aussitôt, le village fit place à l'atelier de son ami, qui se remit à la fabrication de sa dernière invention. Celle à laquelle il travaillait avant la disparition d'Icare... Des ailes. Icare avait oublié, cela faisait si longtemps...

Fasciné malgré lui, il observa Dédale alors qu'il assemblait les millions de plumes, fruit de plusieurs années de récolte. Des milliers et des milliers de plumes, de toutes les tailles et de toutes les formes, soigneusement rangées dans des boîtes autour de l'inventeur. Assemblées une par une sur des harnais de bois, qui devaient leur permettre de s'élever tous deux dans les cieux. Réunies au moyen d'une colle qui ne devait jamais céder. Presque terminées...

Le Voleur de Cœurs surgit du néant. Il tendit la main et l'approcha du cœur de sa victime.

Paniqué, Dédale mit une vitesse frénétique à sa création. Il devait finir. En achevant les ailes, il pourrait s'envoler, fuir loin du Voleur, retrouver Icare... La main du Voleur serait bientôt sur lui.

« Non ! s'exclama soudain Dédale. Si je les termine, si Icare les porte, il mourra ! Je ne dois pas... »

Luttant contre ses démons intérieurs, Dédale ne voyait pas son véritable ennemi. Icare se jeta contre la silhouette noire. Dédale sombra dans l'apathie, tandis que ses mains continuaient leur ouvrage. Dépourvue de force, sa voix brisée répétait les mots qui le torturaient.

« Non... Je le vois, à présent, je le sais, j'ai tué Icare. J'ai fini les ailes, nous sommes partis ensemble... Je lui avais dit de ne pas s'approcher du soleil... Icare... Je me souviens de toi, tes cheveux dorés brillaient, on aurait cru que l'astre du jour était ta couronne... Tu as volé, Icare, et j'ai cru voir un dieu tant tu étais beau. Puis une plume est tombée... Encore une... Ce n'était pas de la colle, mais de la cire, et la chaleur l'a fait fondre... Icare ! Ne t'approche pas du

soleil, je t'en prie ! Je te vois tomber dans la mer comme un fétu de paille... Icare !!! Non !!! Je t'ai tué... Je te vois Icare, tu voles vers le soleil... J'ai fabriqué les ailes... Je ne dois pas...

– Non ! s'exclama Icare. Dédale, je t'en prie, aide-moi ! Je suis là, et c'est le Voleur de Cœurs qui risque de me tuer si tu ne m'aides pas ! »

Pris dans le feu de l'action, Icare avait oublié qu'il se trouvait au milieu d'un rêve. Il se battait avec le Voleur, qui cherchait à prendre son cœur. Icare tenta de le repousser, en vain. À ses côtés, Dédale continuait à fabriquer les ailes, incapable de s'arrêter malgré ses visions terrifiantes.

« Dédale !!! » hurla Icare.

Émilie luttait, prise entre les deux réalités. Elle voyait Icare projeté à terre, le Voleur de Cœurs au-dessus de lui, Dédale agenouillé aux mains ensorcelées. Elle voyait aussi Dédale porté par ses ailes au-dessus de la mer, bras tendu désespérément, tandis qu'Icare chutait vers l'océan au milieu d'un tourbillon de plumes, corps impuissant qui allait se fracasser contre les vagues. Elle ne savait plus ce qui était vrai, elle avait peur, le vent fouettait ses cheveux, le sel marin lui piquait les yeux...

« Dédale ! Tu n'as jamais terminé les ailes, je ne les ai pas portées ! Dédale ! Je suis là, à côté de toi, aide-moi, maintenant ! Tu peux le faire, tu peux me sauver ! Dédale !

– Il meurt, répétait Dédale sans voir. Je l'entends, il m'appelle... Mais si je tente de le rattraper, je mourrai avec lui... Icare ! »

Dédale achevait la dernière aile. Ses mains allaient trop vite pour être suivies par l'œil humain. Au fur et à mesure qu'il terminait, sa vision progressait, et il voyait à présent Icare englouti par les vagues. La main du Voleur ne se trouvait plus qu'à quelques centimètres du cœur d'Icare. Pris d'une ultime inspiration, il apostropha Dédale :

« Dédale ! Viens me chercher, ou je vais me noyer ! Détache tes ailes, viens dans la mer, nous nagerons ensemble vers le rivage ! Nous venons de nous envoler, Dédale, et je vois encore la tour d'où nous nous sommes jetés ! Viens, nageons vers le rivage ! »

Les mains de Dédale ralentirent leur ronde affolée. Émilie vit Icare se figer au milieu des flots.

« Nager vers le rivage... Mais Icare, nous ne savons pas nager ! Nous allons nous noyer !

– Non, Dédale, souviens-toi, nous avons appris à nager, ensemble, quand nous étions petits ! Nous nous sommes souvent baignés dans la mer, nous ne craignons pas ses vagues ! Et le soleil qui m’a fait tomber éloigne la tempête ! Viens, Dédale, abandonne tes ailes, rentrons à la maison ! Tu peux me sauver. Je t’en prie !!! »

Alors qu’il allait poser la dernière plume, Dédale suspendit son geste. La main du Voleur effleurait la poitrine d’Icare, prête à lui arracher le cœur. Lentement, Dédale leva les yeux vers son ami.

« Icare... Tu as raison, nous savons nager. J’ai même créé le bateau qui nous a portés jusqu’à cette tour... Il est amarré non loin. Je l’avais placé là au cas où il y ait un accident. Ce n’était qu’un premier prototype d’ailes, je ne voulais pas prendre de risque... »

– Oui, Dédale, et maintenant tu dois venir m’aider. La houle est forte, et tu nages mieux que moi. Viens !

– J’arrive, Icare. »

Dédale lâcha son ouvrage. Le Voleur de Cœurs continuait à résister, mais Icare le sentit faiblir. Dédale rejoignit son ami : ensemble, ils repoussèrent le Voleur vers la porte. Lorsque les rayons du soleil le touchèrent, il s’évanouit.

Essoufflés comme après une longue nage, les deux amis se donnèrent une accolade passionnée.

« Icare... J’ai cru que je t’avais perdu pour toujours. »

– Pardonne-moi Dédale, j’aurais dû t’écouter... Tu sais que j’ai toujours été le plus imprudent de nous deux.

– Icare, je n’inventerai jamais plus quelque chose qui puisse mettre ta vie en danger. Je m’en veux tellement...

– Tu as tort. Tu prends toujours les précautions qu’il faut. Tu dois continuer à inventer ! Pense aux vies que tes créations sauveront. Tu dois m’aider à faire rêver le monde, Dédale.

– Icare, je... Je ne sais pas. Tu as peut-être raison, mais j’ai si peur...

– Cherche dans tes souvenirs. Tu n’as pas à avoir peur. Le monde est toujours le même, le reste ne dépend que de toi... Je t’en prie, continue à travailler sur tes ailes. Je te promets que personne n’en souffrira.

– Oui... J’aimerais tant. J’en rêve...

– Alors fais-le. En souvenir de moi.

– Oui... Oui. Icare, je le veux vraiment. Je vais m’y atteler, dès maintenant. J’ai peur mais... Je dois vaincre cette crainte. Je volerai, comme nous nous l’étions promis. J’appellerai mon fils Icare, en souvenir de toi... »

La silhouette de Dédale commença à s’estomper. Il allait s’éveiller.

« Dédale, où est Livie ?

– Livie ? Livie... Je me souviens maintenant. Tu as toujours été amoureux d’elle, n’est-ce pas ?

– Oui, et je l’ai épousée. Où est-elle ?

– L’épouser... Vous étiez mariés. Puis tu as disparu... Oh, Icare, pourquoi as-tu disparu ?

– Où est Livie, dis-moi, que lui est-il arrivé ?

– Après ton départ, elle...

– Oui ? Qu’a-t-elle fait ?

– Elle est partie à ta recherche. Elle a quitté le village. Elle n’était plus là quand le Voleur de Cœurs nous a trouvés. »

Dédale était complètement transparent. Les larmes aux yeux, Icare tenta de le retenir. Perdu dans ses souvenirs renaissants, son ami ne réalisait pas qu’il partait. Une dernière lueur illumina son regard :

« Oh, Icare, je me rappelle à présent... Livie attend un enfant de toi. »

Icare ouvrit les yeux. Il ne savait plus où il se trouvait ; une main se posa sur son épaule.

« Icare ? Tu vas bien ? Tu sais où est Livie ? »

Livie...

Ses souvenirs le frappèrent comme la foudre.

Livie était enceinte. Elle était partie à sa recherche. Le Voleur de Cœurs errait sur la Terre, poursuivant le dernier cœur humain...

« Tiens-bon, Livie ! »

Icare monta les escaliers en courant et s’engouffra à toute allure dans les rayons de la Bibliothèque.

Léonore n’eut pas le temps de réfléchir davantage : déjà, une nouvelle âme faisait son apparition.

Une âme ?

Le Voleur de Cœurs.

Le Voleur de Cœurs était entré dans la Bibliothèque.

La terreur paralysait Léonore. Incapable de bouger, incapable de crier, elle regarda le Voleur venir vers d'elle d'un pas inéluctable.

Les murmures s'immisçaient en elle. Elle tenait à nouveau son enfant mort dans ses bras. Elle s'effondrait.

« Je t'avais dit, mortelle, que tu ne me vaincrais pas. J'ai fait disparaître ton humanité... Avant de relâcher son dernier rêve, je suis venu reprendre le tien, et celui du jeune homme que tu m'as volé. Je vais vous tuer tous les deux, et le rêve universel renaîtra de ses cendres... Adieu, mortelle. »

Le Voleur de Cœurs tendit vers Léonore sa main impitoyable. Il s'approchait, il allait l'atteindre, plus que quelques centimètres... Elle attendait de disparaître, happée par la noirceur de cet ennemi du genre humain. Quelques millimètres...

Le Voleur de Cœurs ne toucha pas Léonore.

Une plume d'or, plantée profondément dans le creux de sa main, l'en empêcha.

Une plume dont la couleur rappelait le jaune éclatant de la rose d'Icare.

Et c'était Icare qui brandissait cette plume, Icare qui, déjouant l'espace, avait pris la place de Léonore, et perçait à présent la main du Voleur de Cœurs. Icare qui, ignorant le cri d'outre-tombe poussé par la créature, retira sa plume et la planta une nouvelle fois, dans le cœur de son ennemi.

Le hurlement du Voleur de Cœurs s'étendit dans la nuit. Il durait encore, quand son corps d'obscurité se veina de lumière d'or. Il durait encore, quand la lumière sépara les ténèbres en millions de morceaux. Il durait encore, quand ces fragments pénétrèrent les âmes réfugiées dans la Bibliothèque, et toutes celles qui peuplaient la Terre.

Il s'éteignit, quand les ténèbres et la lumière eurent achevé de se fondre dans le cœur des hommes.

« Icare... Tu as réussi ! Tu as vaincu le Voleur de Cœurs... »

Icare se précipita vers la Bibliothécaire, les traits crispés par l'inquiétude.

« Léonore... Léonore, que t'arrive-t-il ? Il ne t'a pas touchée, n'est-ce pas ? Il n'a pas pu reprendre ton cœur ? L'Arbre aux Mille Murmures est resplendissant, il m'a donné ma plume, tout va bien... Léonore, pourquoi tes cheveux blanchissent-ils ? Pourquoi ta peau devient-elle toute ridée ? Léonore, tu vieillis à vue d'œil ! Que t'arrive-t-il ?

– Oh Icare, murmura Léonore. Icare, je sens que je pars...

– Mais le Voleur ne t'a pas touchée ! Pourquoi t'affaiblis-tu ainsi ?

– Parce que le Voleur de Cœurs n'est plus. Pendant tout ce temps, il a été ma seule raison de vivre... C'est pour comprendre que je lui ai survécu. Maintenant que tu l'as vaincu, j'ai compris tout ce que je désirais, et ma quête s'achève. Mon cœur ne m'appartient plus... J'ai perdu toute la passion qui me restait.

– Oh, Léonore, j'ignorais tout cela... Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ? Nous aurions pu nous contenter de repousser le Voleur...

– Non, Icare. La vie n'a de sens que parce qu'elle a une fin. Je suis heureuse de celle que j'ai menée, je veux te laisser la place. Tu es digne d'être le Bibliothécaire.

– Léonore... Il y a encore tant de choses que j'ignore. Ne me laisse pas seul...

– Tu n'as plus besoin de moi, Icare.

– Et Livie ? Comment l'amènerai-je ici, sans ton aide ? Le Voleur ne l'a pas trouvée, n'est-ce pas ? »

Icare lut la vérité dans le regard de Léonore, et poussa un cri déchirant.

« Je suis désolée, Icare.

– Mais il ne l'a peut-être pas tuée ! Elle viendra ici sous forme d'âme, comme tout le monde... Et l'enfant qu'elle portait, il est à l'abri, n'est-ce pas ?

– Icare... Le Voleur n'avait pas encore relâché le rêve de Livie hors de la Bibliothèque. Poussé par sa haine, je crains qu'il n'ait pris et sa vie, et celle de son enfant à naître.

– Alors ils sont perdus... Perdus pour toujours... »

Icare tomba à genoux. Ses épaules tremblaient, secouées de sanglots.

Léonore l'enlaça tendrement.

« Icare, écoute-moi. Livie et son enfant vivaient encore dans le Voleur de Cœurs quand tu l'as percé de ta plume. Tu as vu comme il s'est dissous dans le cœur des hommes. Le rêve et l'enfant de Livie ont fait de même : ils vivent à présent dans des millions d'âmes. Ils n'attendent que l'aide du Bibliothécaire pour renaître. Le germe de l'être le plus noir et celui de l'être le plus pur sont en chacun d'eux. Ils ont tous le pouvoir de faire se développer la bonne graine... Et toi, tu dois leur montrer le chemin. Crois-moi : avec assez d'amour et de temps, la vie trouve toujours le chemin du cœur. »

Icare resta longtemps immobile. Tant d'émotions, tant d'amour sans objet, et cette envie d'agir qui ne le quittait plus...

Écrire.

Sur la table devant lui, un livre vierge était apparu.

Icare se leva.

« Léonore, je ferai de mon mieux. Je n'abandonnerai pas les âmes, je te le promets. »

Léonore ne répondit pas. Émilie lut dans son regard la confiance la plus totale, et la fierté la plus éclatante.

La Bibliothécaire et son apprenti s'étreignirent une dernière fois.

Puis Léonore rejoignit les étagères chargées de livres, et disparut entre les rayons de la Bibliothèque. La lumière s'intensifia ; Icare était seul.

Attablé au bureau de Léonore, il saisit sa plume.

Lignes d'or sur page blanche, première lettre d'un premier rêve.

III

Émilie ne savait plus où elle se trouvait. Pourquoi Icare avait-il disparu ? Qui était cette femme qui la regardait en souriant ? Le Centre d'Éducation et le Revery gisaient dans les tréfonds de sa mémoire ; elle ne parvenait plus à démêler l'histoire de Léonore de la réalité.

« Vous êtes Antonie, dit-elle enfin.

– Oui, et tu n'es ni Léonore, ni Icare. »

Le livre dans les mains d'Antonie attira le regard d'Émilie. C'était un volume assez fin, d'une jolie couleur rouge, avec une plume dorée sur la couverture.

« C'est vous qui l'avez écrit ?

– Non.

– Et si c'était Léonore ? Ou Icare ?

– Peut-être. Mais cette histoire peut aussi avoir été inventée par n'importe quel Bibliothécaire.

– Inventée ?! Toutes ces émotions que j'ai ressenties, c'était tellement fort, cela ne peut pas avoir été inventé ! Icare et Léonore sont réels.

– J'en déduis que tu as aimé ta première lecture ?

– J'ai adoré ! Tous les livres sont-ils aussi bien ?

– Tous seront pour toi aussi réels que l’histoire de Léonore et d’Icare. Mais la question, à présent, est de savoir si tu acceptes de devenir mon apprentie. »

Apprentie Bibliothécaire... Apprendre à lire. Avoir sa propre plume. Cela paraissait si merveilleux...

« Si j’accepte, je resterai ici pour toujours ? Comme Icare ?

– Oui.

– Et... Je vieillirai d’un coup, comme Léonore ?

– Le temps de la Bibliothèque est celui de ton esprit. Si tu t’amuses, il passe vite. Si tu t’ennuies, il s’arrête. Si tu lis ou écris, tu grandis. Ton corps suit la progression de ton esprit : les Bibliothécaires ont le privilège de paraître ce qu’ils sont.

– Et je devrais rejoindre l’Arbre aux Mille Murmures un jour, comme Léonore ?

– Pas avant très, très longtemps. Lorsque ton esprit aura délaissé toute passion. Quand lire et écrire ne t’apporteront plus rien.

– Je lirai beaucoup de livres ?

– Autant que tu voudras. Et dans la plupart des cas, tu pourras agir dans les rêves. Tu ne seras pas une observatrice passive comme avec Léonore et Icare.

– J’aurai ma propre plume, pour écrire des rêves ?

– Oui, une fois que tu maîtriseras la lecture.

– Et dans les autres livres, je serai moi ?

– Oui. Dans la majorité des cas, tu resteras toi. »

Les yeux d’Émilie brillèrent d’excitation.

« Que racontent les autres livres ?

– Tout ce que tu peux imaginer. Ils parlent de magie, d’amour et d’aventure. De l’ordinaire et de l’extraordinaire. Ils racontent le chagrin, la joie, la vie. Ils rassemblent trop de personnages pour les compter.

– Et je pourrai vraiment leur parler ?

– Oui. Tu partageras chacune de leurs histoires, et tu les vivras comme si elles étaient tiennes.

– Je ne retournerai jamais sur Terre ?

– Non. Mais tu pourras partager les rêves des âmes, et voir le monde à travers leurs yeux. »

Tout cela paraissait incroyable. Revivre l’expérience de Léonore et d’Icare à l’infini, avec plus de livres qu’elle n’en pouvait

compter... Explorer plusieurs mondes, et vivre dans une réalité qui avait du sens ! Tout cela rendait Émilie plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été.

Elle s'apprêtait à accepter l'offre d'Antonie, quand celle-ci ajouta :

« Il y a autre chose que tu devrais savoir avant de me donner ta réponse. Avant ton arrivée, j'ai eu un autre apprenti.

– Où est-il ?

– Il est retourné sur Terre. Je voudrais que tu me dises si tu l'as déjà vu. Il s'appelle Jean.

– Jean... »

Jean, n'était-ce pas cet homme qui avait tenté de l'aider, avant que l'enfer ne commence ?

« Je l'ai vu au Centre d'Aptitude. Mais je ne l'ai pas rencontré... C'était un message vidéo.

– Que disait le message ?

– Il s'adressait aux gens qui venaient d'arriver au Centre. J'ai été surprise, je m'attendais à un discours sur les avantages du Revery, et Jean a parlé d'une sorte de guerre. Il nous disait de prendre le Revery et de le rejoindre... »

Au fur et à mesure qu'elle racontait, Émilie se rappelait. Elle se remémorait la peur, la colère et le désespoir qui avaient failli lui faire perdre la raison.

« Le Revery était le seul moyen de sortir du CASS. Si on le refusait, on finirait par mourir. Mais je ne l'ai pas pris et la télé ne s'arrêtait pas, j'ai cru que je passerais ma vie enfermée là-bas... Alors j'ai voulu le prendre et... La fleur de lys est arrivée. »

Émilie frissonna.

« Je ne veux jamais y retourner.

– Tu n'y retourneras pas. Mais ton histoire soulève autant de questions qu'elle apporte de réponses...

– Pourquoi ?

– Jean cherchait sa plume auprès de l'Arbre aux Mille Murmures lorsqu'il est... parti. Cela s'est passé il y a longtemps. Après son départ, les âmes ont commencé à changer. J'ai vu le monde évoluer à travers leurs yeux : Jean s'est peu à peu infiltré dans l'esprit de chaque homme. Puis des âmes ont oublié la lecture, et ont cessé de rêver jusqu'à ce que mort s'en suive.

- Elles sont mortes parce qu’elles ne rêvaient plus ?
- Oui. Sans rêves pour nourrir son âme, un être humain sombre progressivement dans le désespoir. Il meurt d’abord à lui-même, puis au monde.
- Vous ne pouvez pas lui réapprendre à lire ?
- J’ai essayé, mais ces âmes-là ne retiennent pas ce que je leur montre. Il n’y a rien à faire...
- Vous pensez que c’est à cause de Jean ?
- Jean est apparu dans les rêves des âmes en même temps que le Revery ; je pense qu’il se sert de cet objet pour deviner leurs désirs. Il a déjà tué plusieurs centaines d’âmes et cherche à les empêcher de rêver, pour une raison qui m’échappe. Je voulais que tu saches que ta formation, si tu l’acceptais, ne serait pas totalement normale. Tu devras m’aider à arrêter Jean : je ne pouvais pas te laisser me rejoindre sans te prévenir que nous aurions à affronter un nouveau Voleur de Cœurs. »

Émilie peinait à croire que Jean puisse être aussi dangereux. Elle voulait apprendre à lire et écrire des histoires de son propre cru... Le reste viendrait plus tard.

« J’accepte. »

Antonie lui adressa un sourire rayonnant.



L’apprentissage de la lecture se révéla aussi difficile qu’intéressant.

Antonie expliquait à Émilie le sens des symboles, en discutait avec elle, et retournait aux âmes quand l’esprit de son apprentie arrivait à saturation. Émilie repensait à ce qu’elle venait d’apprendre, jusqu’à ce qu’elle ait une question. Alors Antonie lui répondait, et le rituel se poursuivait. La Bibliothécaire n’introduisait pas de nouveaux symboles tant qu’Émilie ne se souvenait pas à la perfection des précédents.

« Il y a beaucoup de symboles, et tu ne liras correctement que si tu les maîtrises tous, avait dit Antonie au début de l’apprentissage. Tu te souviens du triangle à la base barrée ? Le symbole d’un lieu clos aux formes étranges.

– Oui.

– Tu as vu qu’il pouvait être interprété de plusieurs manières : un jardin, une prison, un bateau... C’est le cas de tous les symboles, et je voudrais te donner d’autres exemples. »

Dans un livre sorti de nulle part, Antonie désigna deux traits parallèles :

« Ce symbole évoque la confrontation. Il peut renvoyer à des personnes, à des animaux ou à des objets. Il peut être interprété comme une rencontre, un combat, une discussion, une dispute, un concours, un jeu, que sais-je encore. C’est au rêveur d’en décider. Le symbole d’à côté, le carré vide, indique un lieu fermé. Un lecteur peut le confondre avec la confrontation, et imaginer une rencontre sportive dans un stade, une discussion philosophique dans une université ou un duel à l’épée dans un château. Mais il peut aussi prendre ces deux symboles séparément, et rêver qu’il sort de chez lui pour rencontrer un ami, ou qu’il fuit vers un abri pour éviter de faire face à un adversaire.

– Et le symbole d’après ?

– Il peut s’ajouter aux deux autres ou être pris à part. Tout dépend de l’interprétation du lecteur. Certains ont des obsessions : ils associent toujours un symbole à une seule idée, et une série de symboles à une seule possibilité. D’autres sont moins précis, et on peut leur faire lire le même livre avec la certitude qu’ils en tireront des rêves différents. Chaque symbole ouvre la voie à une myriade d’interprétations.

– Alors l’histoire de Léonore et d’Icare pourrait être vécue d’une autre façon ?

– Non. C’est l’un des rares rêves qui ne nous laisse aucune liberté d’interprétation. Rare, car extrêmement difficile à réaliser... Je vais te montrer. »

Antonie fit apparaître l’histoire de Léonore et d’Icare. Les pages étaient recouvertes de symboles plus denses les uns que les autres. Des barres dans des cercles au milieu de triangles, des courbes, des droites à n’en plus finir, de minuscules dessins un peu partout dans des cadres aux formes variées, on ne voyait presque plus le blanc de la feuille. Comparées à celles-ci, les pages du livre précédent étaient presque vierges. Émilie en resta sans voix.

« Tu saisis la difficulté, sourit Antonie. Plus le symbole est simple, plus le lecteur est libre. Mais dans la Bibliothèque, les livres

semblables à celui-ci, aussi précis du début à la fin, se comptent sur les doigts de la main. Pour qu'un rêve porte ses fruits, il doit se trouver entre ces deux extrêmes. Précis sans être univoque. Ouvert sans abandonner le lecteur à sa seule imagination. Il doit sculpter le sens dans son ensemble, et laisser au rêveur le soin des détails.

– Vous allez m'apprendre tous les symboles et toutes les combinaisons possibles ?

– Pas exactement. Je t'expliquerai le sens de chaque symbole, et je te montrerai les signes qui permettent de les préciser. Ces signes sont en nombre limité : ce sont les points communs que Léonore a trouvés à tous les rêves des hommes. Par exemple, la barre dans le triangle signifie qu'on se trouve à l'entrée du lieu imaginé. Tu devras retenir la fonction exacte de chaque signe, et les principaux sens de chaque symbole. Ensuite, tu pourras lire par toi-même. »

Émilie acquiesça. Symboles, signes, elle commençait à comprendre.

« Les symboles d'or dehors... Ce sont vraiment les rêves dérobés aux hommes ?

– Dérobés, je l'ignore... Mais oui, ce sont des fragments de rêve, et ils forment la langue universelle. Le langage des âmes.

– Et c'est Léonore qui a deviné leur sens ?

– Léonore ne les a pas tous étudiés. Son plus grand talent a été de différencier les symboles des signes, et d'établir une liste fermée de ces derniers. Les signes ne sont que des précisions : de temps, de point de vue, de couleur... Le sens est dans les symboles. Chaque Bibliothécaire s'efforce de comprendre le sens des symboles restants, et de transmettre ses découvertes à son apprenti. Cela faisait partie de mes occupations avant ton arrivée.

– Et vous avez découvert de nouveaux symboles ?

– Quelques-uns, répondit Antonie en souriant.

– Il en reste beaucoup à décrypter ?

– C'est une tâche sans fin. Dans la nature humaine, si certaines choses demeurent immuables, d'autres sont en perpétuel mouvement. Comment pourrais-je décrypter des symboles qui ont le comportement d'étoiles filantes ? Sans compter que certains disparaissent au fil du temps.

– Pourquoi ?

– Parce que les âmes les oublient.

– À cause de Jean ?

– À la base, il s'agit d'un processus très naturel, qui s'étend sur plusieurs siècles. Il est difficile de s'en rendre compte, car cela demande une surveillance constante de chaque âme. Depuis quelque temps cependant, les symboles disparaissent de plus en plus vite. Parfois des symboles très anciens, que je croyais éternels. »

Devant le regard perplexe d'Émilie, Antonie ajouta :

« Si je te parle d'honneur, cela évoque-t-il quelque chose en toi ?

– Rien du tout.

– C'est parce que ce concept n'a plus cours sur Terre depuis longtemps : les hommes l'ont oublié. »

L'honneur... Une belle sonorité, mais aucun film, aucun jeu ne l'avait évoqué devant elle.

« Une bonne stratégie consiste à surveiller le mouvement des symboles dorés. Il est en corrélation avec leur situation dans l'esprit des hommes. Imagine des modes, qui viennent et repartent, et ne laissent pas d'empreinte dans le temps si elles passent trop vite. »

Depuis, Émilie apprenait, symbole après symbole, signe après signe. La signification d'un symbole se retenait aisément : c'étaient les signes qui lui donnaient le plus de fil à retordre. Beaucoup plus nombreux qu'elle ne le croyait, leur sens variait selon l'endroit où on les positionnait.

Mais pour rien au monde Émilie n'aurait cessé d'apprendre. Au fur et à mesure qu'elle découvrait de nouveaux symboles, elle envisageait la vie sous un angle différent, comme si elle observait l'existence humaine depuis une autre planète. Bien que sans regrets pour le monde qu'elle quittait, il lui semblait étrange de ne sentir ni fatigue, ni faim, ni chaud, ni froid. Le temps lui paraissait tantôt long, tantôt court. Les livres qu'elle trouvait à un moment donné disparaissaient l'instant d'après. Elle se retrouvait au milieu des âmes alors qu'elle se promenait parmi les rêves. La grande porte noire et le bureau d'Antonie paraissaient les seuls repères stables de la Bibliothèque.

Il lui arrivait de regarder les âmes au point d'être éblouie par leur bleu brumeux. Elle adorait les voir lire, et se plaisait à imaginer derrière leurs traits des visages familiers. Elle écoutait, fascinée, les explications d'Antonie sur les joies et les peines des hommes,

pendant qu'elle leur donnait à rêver ce qui les guérirait. Cela attisait d'autant plus son envie de lire et d'expérimenter par elle-même.

Chacune de ses promenades suscitait des réflexions et des questions différentes, auxquelles Antonie répondait toujours. Émilie s'attachait à la Bibliothécaire, calme et souriante, qui mettait autant de soin à répondre aux besoins de son apprentie qu'à ceux de ses rêveurs.

« Je ne comprends pas pourquoi les hommes sont malheureux. Ils rêvent toutes les nuits de ce qu'ils veulent, et sur Terre ils ont tout ce qu'ils réclament. Que leur manque-t-il ?

– C'est une question délicate. Avant, les hommes étaient malheureux pour beaucoup de choses : la laideur, la maladie, la solitude, la mort... Aujourd'hui, je dirais plutôt qu'ils manquent de liberté.

– Mais si vous les soignez toutes les nuits ?

– Tu oublies qu'ils ne rêvent pas comme nous. Et le meilleur Bibliothécaire de tous les temps reste impuissant si l'âme ne veut pas être soignée.

– Cela peut arriver ?

– Oui. Certaines âmes sont si tristes qu'elles refusent d'ouvrir les livres que je leur donne. Mais les plus difficiles à soigner sont celles qui ne savent pas qu'elles sont malheureuses. Elles interprètent tous les rêves de la même manière, et sautent les passages qui les dérangent. Si j'essaye de rêver avec elles, elles m'ignorent ou me contredisent.

– Vous ne pouvez pas insister ?

– Je suppose que je pourrais, mais je n'en ai pas envie. Et puis, trop rêver avec une seule âme peut être dangereux.

– Pourquoi ?

– La personne qui possède cette âme finirait par se souvenir de moi. Si j'apparaissais toutes les nuits dans ses rêves, elle se poserait beaucoup de questions. Et si plusieurs âmes se souvenaient de moi, et partageaient cette expérience sur Terre, qu'advierait-il ? Les gens pourraient prendre peur.

– Vous êtes-vous déjà trompée en donnant un livre à une âme ?

– Bien sûr ! Il m'arrive de faire des erreurs d'interprétation, quand je lis trop vite les besoins des âmes. »

Au fil des séances, Émilie apprenait des symboles et des signes de plus en plus évasifs. Elle se mit à interpréter des séries d'une, puis de deux pages, simples et complexes, univoques et polysémiques, qui basculaient sans prévenir du vague au précis, auxquelles elle devait donner une dizaine de sens cohérents.

Plus elle apprenait, plus sa curiosité s'accroissait, plus elle grandissait. De nouvelles questions surgissaient à chaque instant, aussitôt remplacées par d'autres. Émilie ne trouvait pas le temps de toutes les poser à Antonie.

« Pourquoi les hommes font-ils des cauchemars ? demanda-t-elle après avoir observé une âme en proie à des visions terrifiantes.

– Parce que leur imagination les porte dans ce sens.

– Mais cela les rend malheureux. Pourquoi les laissez-vous faire ?

– Nier la peur ne fait que la renforcer. Personne ne peut être heureux en faisant abstraction de la part sombre de son être. Le cauchemar est une forme de liberté : c'est l'occasion pour les âmes d'affronter le sens qu'elles donnent à la vie, et d'affirmer leur existence. On ne peut pas les forcer à faire de beaux rêves, sinon elles se réveillent.

– J'ai fait des cauchemars, et ils ne m'ont rien apporté de bon. Je rêvais qu'on me prenait à mes parents et qu'on me mettait dans une pièce isolée, où personne ne venait jamais. J'étais seule, j'avais peur, je criais, je voulais sortir. Rien à faire, la porte ne s'ouvrait pas, personne ne venait. Quand j'arrivais à sortir, j'étais perdue et personne ne me voyait, personne ne se souciait de moi. Je criais, j'essayais de courir. C'était inutile.

– Tu as fait ce rêve plusieurs fois ?

– Oui.

– C'est étrange, car je n'ai jamais donné à ton âme deux fois le même livre.

– Vous avez vu mon âme ?! s'écria Émilie.

– Je t'ai soignée comme j'ai pu. Tu étais souvent mélancolique : j'essayais de te donner des rêves amusants.

– Pourquoi ne m'avez-vous pas aidée ?

– Plusieurs milliards d'âmes viennent ici chaque nuit. Tu semblais triste, mais d'autres l'étaient infiniment plus que toi.

– Comment est-ce possible ? Tout le monde est heureux sur Terre. Grâce au Revery.

– C’est faux. La mort et le chagrin dévastent encore une partie de l’humanité. Et puis il y a les prisons que vous appelez Centres d’Aptitudes, la torture... Les âmes les plus affolées sont celles qui ne parviennent plus à rêver. »



Après un long apprentissage, de nombreuses errances et de fructueuses observations, lorsqu’elle eut l’apparence d’une enfant de treize ou quatorze ans et qu’elle sut déchiffrer une page de toutes les manières possibles, Antonie annonça à Émilie ce qu’elle rêvait d’entendre.

« Vraiment ? répondit Émilie, les yeux brillants d’excitation. Je suis prête pour lire un livre ?

– Oui, sourit Antonie. Tu sais tout ce qu’il y a à savoir pour entrer dans une histoire.

– Que faut-il faire ?

– Jusqu’ici, tu as décrypté des séries de symboles, mais tu ne t’y es jamais plongée comme dans l’histoire de Léonore et d’Icare. Tu dois cesser de déchiffrer pour tenter d’imaginer.

– Imaginer ?

– Oui. Il faut te représenter en pensée ce que tu lis. Le plus simple est de mémoriser les premiers signes d’un livre, en choisissant une seule interprétation sur toutes celles qui sont possibles. Tu dois te représenter cette interprétation, cette histoire, avec assez de force et de réalisme pour y croire. Tu commenceras à lire sans t’en rendre compte, comme si tu t’endormais. Laisse libre cours à ton imagination ; si tu manques d’idées, inspire-toi de ce que tu connais. N’oublie pas de mettre ton doigt sur le livre pour ne pas te perdre.

– Quel livre vais-je lire ? »

Antonie tendit à Émilie un livre de plusieurs centimètres de large. Les dorures de sa couverture vert foncé formaient un tourbillon d’étoiles. Il sentait bon, une odeur de nature, de fraîcheur, qui donnait envie de fermer les yeux.

« Bonne chance... Et bonne lecture. »

Émilie s’enfonça parmi les rêveurs. De sa place, elle ne voyait plus la porte de la Bibliothèque. Noyée entre les âmes, elle souhaitait qu’Antonie la perde de vue, et que sa lecture n’appartienne qu’à elle.

Le contact de son livre sur le bois de la table lui plut, ce son à la fois mat et doux, comme un bruit de pas.

Émilie eut vite fait de mémoriser le début du livre. Elle ferma les yeux et, le doigt sur la page, tenta de se représenter une série d'événements. Elle se la répéta plusieurs fois, sans succès. Elle réessaya plus lentement, puis plus vite, puis combina les symboles d'une autre manière, d'une autre encore et ainsi de suite. Elle imaginait, mais ce qu'elle imaginait ne prenait pas vie. Elle essaya pendant ce qui lui parut des heures.

Passé un temps, Émilie commença à se sentir stupide, et à s'énerver. Pourquoi ne se passait-il rien ? Pourquoi n'entrait-elle pas dans ce livre aussi facilement que dans l'histoire de Léonore et d'Icare ? Aucune de ses approches ne fonctionnait. Et les âmes semblaient lire si facilement autour d'elle...

Émilie se leva brusquement. Son chemin croisa aussitôt celui d'Antonie, qu'elle apostropha :

« Je n'arrive pas à lire ! J'ai essayé pendant des heures, j'ai imaginé toutes les histoires possibles. Comment font les âmes pour lire aussi facilement ?

– Les âmes ne voient que la surface : leur lecture est beaucoup moins exigeante que la nôtre. Les Bibliothécaire doivent apprendre à lire sans barrière, à entrer dans les rêves corps et âme. Tu ne parviens pas à entrer dans le tien car tu ne fais pas cet effort.

– Mais...

– La preuve en est que tu as observé les âmes à côté de toi, continua Antonie. Tu essayes de rêver comme une âme, et cela ne peut pas te satisfaire, puisque tu n'en es pas une ! Tu dois rêver avec la moindre parcelle de ton corps, et non avec ton seul esprit. »

Antonie s'éloigna sans un regard en arrière ; Émilie retourna s'installer, à la fois honteuse et agacée.

Le livre commençait dans un endroit où elle croyait se sentir bien sans l'être vraiment, et d'où quelqu'un qu'elle ne connaissait pas l'emmenait. Cela la surprenait, et il se produisait ensuite une série d'événements excitants, où elle courait sans savoir où aller, dans une atmosphère inquiétante, avant de rencontrer une fille dont un symbole donnait le portrait. Émilie avait imaginé qu'une âme l'emmène loin d'une station balnéaire, qu'Icare la conduise hors du village de Léonore, que le Voleur de Cœurs la pourchasse hors du

CASS, et même qu'Antonie la fasse sortir de la Bibliothèque. Tous ses scénarii débouchaient sur les ruines du Temps, où elle rencontrait la fille inconnue.

Émilie s'était efforcée de croire à chacun de ces rêves et se les représentait sans difficulté. Pourquoi ne rêvait-elle pas ? Chacune des histoires qu'elle venait de créer lui semblait riche de développements. Elle voulait les vivre corps et âme. Mais elle voyait bien que le corps n'y était pas... Elle ne parvenait pas à s'imaginer dans des cadres aussi lointains.

« Si tu manques d'imagination, inspire-toi de ce que tu connais. »

Il lui répugnait d'utiliser ses souvenirs ; elle aurait préféré les oublier. Mais elle voulait trop lire pour se priver de cette possibilité.

Un endroit où elle ne se trouve bien qu'en apparence... Le CED se présente, et s'emboîte dans le symbole du rêve comme la pièce manquante d'un puzzle.

« Quelqu'un que je ne connais pas vraiment... Pourquoi pas Jean ? Il est peut-être dangereux, mais il m'a donné espoir au Centre d'Aptitude. Quant à cette inquiétude qui arrive après... Je pourrais me retrouver prise dans cette guerre qu'il a mentionnée. »

Cette fois, le puzzle est reconstitué.

Émilie ferme les yeux et pose son doigt au début du livre. Elle sent la trace de la plume sous son index.

Elle se souvient du CED, s'immerge dans ses couleurs, son odeur aseptisée, son silence relatif.

Elle revoit la salle des leçons, sa table, la chaleur.

Ses bras collent au bureau en plastique, elle sent sa propre odeur.

Elle imagine Jean, au bureau de l'éducateur.

Sa voix passionnée, son discours qui s'achève.

Le cours va bientôt se terminer.

Elle ne sent plus son doigt.